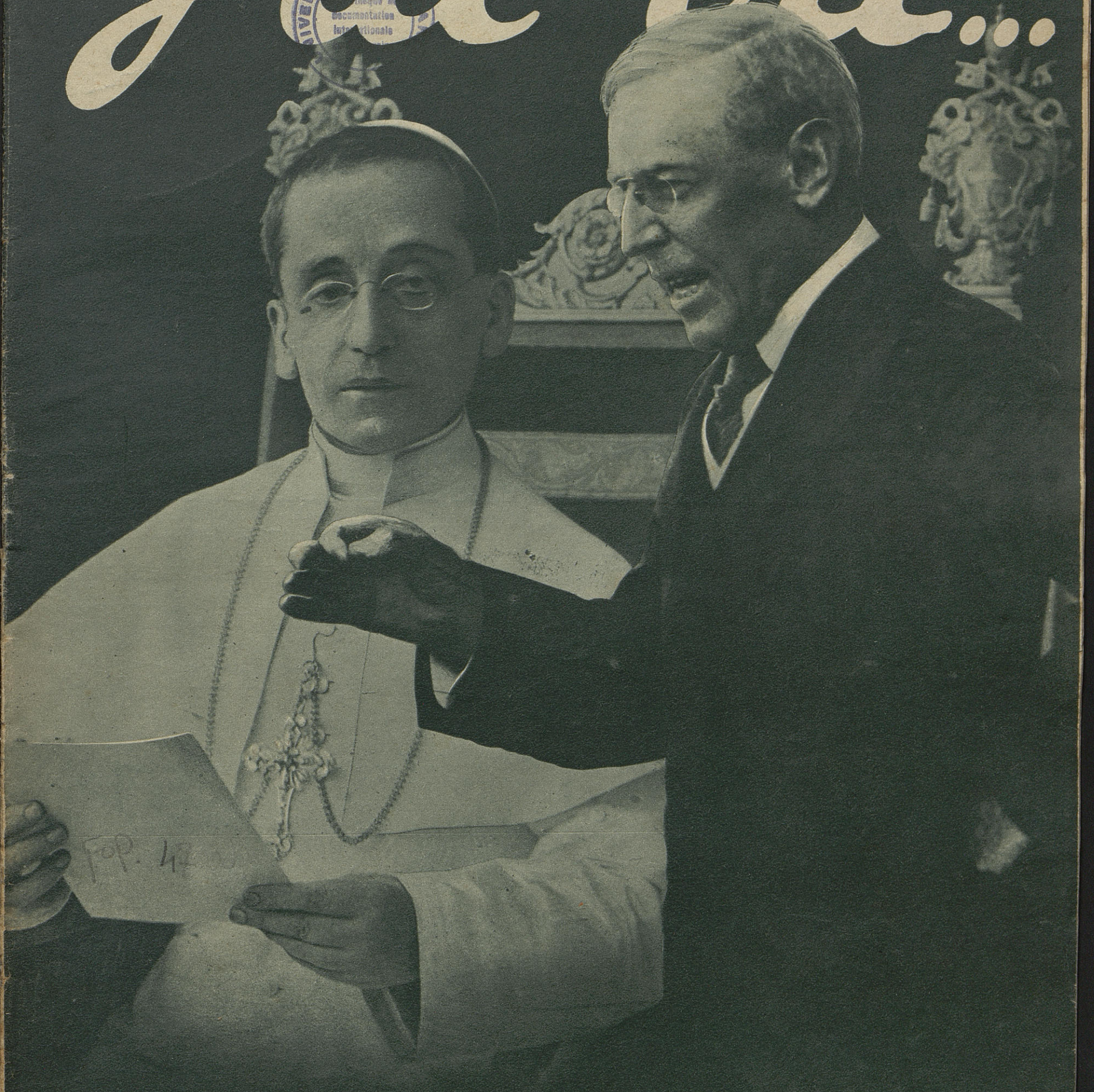


J'ai vu...



LE PRESIDENT WILSON
CATÉCHISE BENOIT XV

J'ai vu.

Les livres qu'il faut lire :

KÖNIGSMARK, par PIERRE BENOIT. — Un volume in-18 (Emile Paul, éditeur.)



Comme Jules Laforgue — mais Raoul Vignerte a moins de respect et plus de santé que le lecteur de l'impératrice — un jeune français est admis dans un *Hofdienst* allemand. Il ne se contente pas du rôle modeste de précepteur qui lui est assigné. Ses recherches sur un drame de naguère lui valent l'intimité de la grande duchesse de Königsmark. Et, en échange de maints services, liée par des complicités, la souveraine du petit état aidera notre compatriote à regagner son pays aux premières heures de la guerre.

Voici, trop succinctement résumée, une histoire variée, imagée, vivante, d'un puissant intérêt, d'une richesse de détails heureux qui sont mieux que des promesses de débuts. A M. Pierre Benoit qui a le don très rare du récit, on peut, sans crainte d'erreur, prédire une belle carrière de romancier. Tout serait à signaler de cet attrayant *Königsmark* : le relief que prennent les personnages l'aisance avec laquelle l'auteur met ses créatures, le minutieux souci documentaire. Combien Stendhal eut aimé ce livre si chaleureusement écrit !

CLEMENCEAU, par GUSTAVE GEFFROY. — Un volume avec pages choisies et annotées par Louis LUMET (Georges Crès, éditeur.)

Pour bien connaître Clemenceau, il ne suffit pas d'avoir suivi sa vie publique ou colligé des approximations des anecdotes sur son existence privée. Il faut avoir été le témoin constant, attentif, de l'effort soutenu que cet extraordinaire animateur ne s'est point contenté d'apporter à la politique, mais qu'il a réalisé dans tous les domaines. L'auteur de *Les plus forts* et du *Voile du Bonheur*, le journaliste passionné de la *Justice*, de l'*Aurore* et de l'*Homme libre*, le Clemenceau écrivain, pour tout dire, toujours curieux de littérature et d'art, considérant l'art et les lettres comme les moyens directs de l'expansion française est le plus intéressant, le plus profitable à étudier. Et de ce Clemenceau-là, on pouvait attendre et déduire celui qui fut, en quelques mois de révolte puissamment tendue contre la barbarie, l'organisateur de la victoire.

Qui mieux que le compagnon des luttes anciennes, l'excellent critique d'art qui détentait l'impressionnisme avec la foi têtue que l'on sait, le probe romancier de l'*Apprentie*, eût dit le grand français et son œuvre. M. Gustave Geffroy compte un beau livre de plus et dont la valeur dépasse celle d'un témoignage. Il serait injuste de négliger la part de travail qu'apporta M. Louis Lumet, qui contribue à donner au volume sa pleine signification.

AUX OISEAUX DES ILES Poèmes par RENÉ BIZET. — Un volume in-16 couronne. — (Collection des Poèmes de *La Renaissance du Livre*.)

M. René Bizet est parmi les jeunes écrivains l'un de ceux qui ont souhaité une renaissance du roman d'aventures. Son dernier livre *la Sirène hurle* a mieux servi sa thèse favorite que n'avaient fait les plus engageants de ses articles. Et voici des strophes *Aux oiseaux des îles* où, gracieuse, infiniment sensible, la rêverie d'un poète fait chatoyer toutes les séductions du voyage, — surtout celles du voyage en soi-même, dans ce monde des harmonies secrètes où rien ne limite la fautaie ni ne ternit la beauté.

Tous les cieux devinés aux pages
Des livres, au rythme d'un vers,
Tout ce qui fait qu'on veut fuir vers
Les Singapour de nos images.
Tout est en toi. Ferme les yeux...

écrit M. René Bizet. Ceux qu'on caressé la *Brise marine* mallarméenne, et qu'on fait frissonner les évocations de l'*Invitation au voyage*, suivront le vol de ces *Oiseaux des îles*, aimeront l'art nuancé, l'exquise musique de ces poèmes.

SŒUR VÉRONIQUE, par ANNIE DE PÈNE. — Un volume in-18 jésus. (*La Renaissance du Livre*, éditeur.)

La religieuse de ce livre n'est qu'une parente éloignée de la « petite sœur » du *Visage émerveillé*. Elle est moins mystique, plus près de cette vie qu'Annie de Pène a, comme la quitta sa dernière héroïne, trop tôt quittée. Cette œuvre de bienveillance et — ironie ! — de belle santé fait déplorer davantage la fin prématurée d'un écrivain consciencieux. Car ces « confidences de femme » n'ont pas besoin pour nous émouvoir d'emprunter au sentiment de durable tristesse qu'a fait plus poignant une si soudaine mort.

SCÈNES DE LA VIE LITTÉRAIRE A PARIS, par ANDRÉ BILLY. — Un volume in-18 jésus. — (*La Renaissance du Livre*.)

M. André Billy est un très habile montreur de marionnettes. Seules, ses victimes — si elle se reconnaissent — déploieront que ses pantins soient à ce point vivants. Mais ce que M. Jules de Gaultier a si bien appelé « le bovarysme » sévit à un tel point dans le monde où M. André Billy nous conduit, que le plus susceptible ou la moins débonnaire de la « gent irritable » ne se formalisera pas. Haute source continuera de présider ses dîners. Le comte Belin, de courir les librairies afin d'acheter les livres de sa femme. Troplon vivra toujours son rêve mondain.

Les modèles garderont la pose et leur peintre. Il y a encore de beaux jours pour les observateurs. La guerre qui a transformé le monde dit « des affaires » a respecté celui des théâtres, des salons et des cafés où l'on fabrique et où l'on tue les génies. Quelques-unes de ces pages sont d'avant 1914. Elles semblent d'une actualité aussi fraîche que les nouvelles tout récemment écrites.

AU COIN DES RUES, par FRANCIS CARCO. — Un volume *Collection des Maîtres et Jeunes d'aujourd'hui*. — (L'Éventail Kundig, Genève.)

Contes brefs, notations de Paris, de Montmartre et d'ailleurs, des heures louches où les villes s'endorment et s'éveillent. Le poète en prose d'*Instincts*, l'ami des bars nocturnes, le confident des vagabonds et des filles lasses se retrouve ici avec une maîtrise que ces livres aigus : *Jésus-la-Caille*, les *Innocents*, les *Malheurs de Fernande*, ont affirmée. M. Francis Carco excelle à créer une atmosphère ambiguë où l'on ne distingue pas l'ironie de la pitié. La caractéristique de sa manière est qu'elle mêle une ardente spontanéité d'artiste à une habileté d'écrivain peu commune. Si l'adjectif pittoresque n'avait pas traîné dans la banalité, on aimerait à lui donner son meilleur sens après la lecture de *Au coin des rues*.

Il était difficile d'illustrer un tel recueil. Le talent descriptif de M. Francis Carco est de ceux qui se passent le plus aisément d'un commentaire par le crayon. Les dessins du M. Maurice Barraud ne trahissent pas le texte; ils semblent ajouter à l'expression. C'est dire leur valeur propre et leur contribution à dégager l'âme tourmentée de ce livre.

LA MÊLÉE SYMBOLISTE, par ERNEST RAYNAUD. — Un vol. in-18 jésus. — (*La Renaissance du Livre*, éditeur.)

Documents pour l'étude d'un mouvement poétique difficile à définir puisque si proche de nous et encore inachevé. M. Ernest Raynaud poète exégète, a réuni les précieuses anecdotes d'un temps d'insouciance et d'enthousiasme qui apparaît aujourd'hui plus résolu qu'on ne le croirait.

Il est ici rendu compte de
tous les livres envoyés en double exempl.
à la Rédaction de J'ai vu...
30, rue de Provence, Paris.

PENDANT QU'IL SE BAT, par CYRIL BERGER. — Un volume in-16. — (Ernest Flammarion, éditeur. — Préface de HENRI BARBUSSE.)



La grande misère des combattants ne pouvait manquer d'émouvoir les auteurs de *Une main sur la nuque*, ceux qui se livrèrent aux poignantes enquêtes sociales que l'on sait. *Pendant qu'il se bat* est un livre de pitié profonde, de haute sincérité. Il restera comme un exemple, un souvenir nécessaire, comme un témoin dont les premiers jours de la paix ne pourront affadir les paroles.

On l'écouterait d'autant plus volontiers que ces auteurs l'ont placé dans un cadre de romanesque attrayant et véridique.

JEAN PELLERIN.

DES LIVRES A LIRE !!

DES LIVRES A RELIRE !!

QUELQUES ŒUVRES DE L'ABBÉ WETTERLÉ

Ancien Député de l'Alsace

Le Professeur Kurt-Oscar Muller

Un volume in-18 4 fr. 50 net.

Un livre de l'abbé Wetterlé, présenté, sous une couverture dessinée par Hansi, par une préface de M. Paul Deschanel, de l'Académie française, quel triple régal pour les amateurs de pur esprit français !

Têtes de Boches

Un volume in-18 4 fr. 50 net.

Silhouettes d'hommes d'État et de parlementaires allemands, qui intéresseront d'autant plus le lecteur que M. Wetterlé a personnellement connu et fréquenté pendant de longues années ceux qu'il portraiture en quelques traits rapides et précis.

Ce qu'était l'Alsace-Lorraine et ce qu'elle sera

Un volume in-18 4 fr. 50 net.

M. l'abbé Wetterlé, qui poursuit infatigablement son apostolat patriotique pour la cause française, craint avec raison que les Français connaissent mal leurs frères retrouvés et il nous les présente en homme qui connaît les gens et les choses dont il parle.

Propos de Guerre

Un volume in-18 4 fr. 50 net.

La Vie politique. — Au Parlement. — Journaux et Revues. — Les Finances Allemandes. — L'Industrie et le Commerce. — L'Instruction publique. — L'Armée et la Marine. — L'Allemand est-il religieux? — La Vie mondaine.

L'Allemagne qu'on voyait et celle qu'on ne voyait pas

Un volume in-18 4 fr. 50 net.

Ce que j'ai vu, ce que je verrai. — Pourquoi elle a voulu la guerre. — Responsabilités. — Inguérissables maniaques. — L'Empire nécessaire entre alliés. — Leurs aveux. — Comment ils mentent. — Le navire fait eau. — Représailles nécessaires. — Il faut détruire Carthage. — Le Louveteau, etc.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
— 30, rue de Provence, 30, PARIS —

HERNIE
Envoi du Catalogue Franco



NOUVEAU BANDAGE PLUS
de SOUS-CUISSE
de RESSORT DORSAL
Contention parfaite — Fixité absolue
- ESSAI GRATUIT - MEYRIGNAC Bt 229, rue St-Honoré PARIS

EPILEPSIE MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale. Notice gratis.
NERVODOMAL, 57, Av. Suffren, Paris

PELADE NOUVEAU GRAVIL
BENIT, pharmacien
57 rue Mabillon, Toulouse



COMPRENENT-ILS VRAIMENT QU'ILS SONT VAINCUS ?

Officiers et soldats d'un régiment de la garde qui, revenant du front, défila à Berlin, étendards décorés en tête, au milieu d'un tonnerre d'acclamations.

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris 1918.)

Le Retour des Prisonniers

DANS quelques jours, — M. Deschamps, sous-secrétaire d'État à la démobilisation, l'affirma devant la Chambre des députés le 28 décembre, — les 464 000 français, prisonniers en Allemagne, auront tous vu leur martyre prendre fin. Par les ponts du Rhin, par l'Alsace, par la Belgique, par la Suisse, et aussi par la mer, ces malheureux, qui ont souffert pour leur patrie, la plupart depuis quatre ans, ont retrouvé le chemin de la liberté, non sans que leurs abominables geôliers se soient montrés infâmes jusqu'au bout.

Lors de la signature de l'armistice, l'Allemagne détenait, dans ses camps de concentration, 844 000 hommes, c'est dire que nos compatriotes étaient les plus nombreux. Ils étaient catégorisés en trois parties : 170 000 à l'ouest du Rhin, 100 000 dans l'Allemagne du Sud et 574 000 dans l'Allemagne septentrionale et centrale.

On sait aujourd'hui ce que signifie « à l'ouest du Rhin ». Les prisonniers de cette catégorie étaient contraints de travailler, dans la zone de feu, aux travaux de terrassement et au ravitaillement des troupes ennemies, ce qui constituait une violation flagrante des conventions internationales. Mais ce sont aussi ces 170 000 prisonniers qui ont été libérés les premiers, car les Allemands les ont littéralement jetés sur les routes, même avant le 11 novembre, pour entraver la marche de nos soldats vainqueurs.

Étendus par les privations et par la fatigue, ces malheureux arrivaient par bandes, dans un état de dénuement et de délabrement effroyable, hâves, décharnés, n'ayant pas mangé depuis plusieurs jours, obligés de se terrer dans des trous d'obus pour n'être pas tués par les obus de ceux qui les délivraient. Il faut avoir vu ces pauvres gens dans les centres où on les dirigeait d'urgence, couverts de vermine, d'ulcères, à tel point qu'il fallait leur arracher les loques sordides dont ils étaient revêtus pour les habiller des pieds à la tête.

ABANDONNÉS SANS RESSOURCES

Les Allemands ne se sont pas fait tirer l'oreille pour nous rendre nos prisonniers, car ceux-ci étaient un embarras pour eux, surtout lorsque l'interdiction fut faite d'envoyer des colis aux prisonniers. Finis pour les Boches les jours dorés où ils pouvaient se ravitailler en dévalisant leurs prisonniers, sport auquel ils excellaient. N'avaient-ils pas imaginé les « représailles de biscuits » pour obliger nos soldats captifs à travailler dans leurs usines de guerre ! Mais ils avaient beau confisquer tous les biscuits contenus dans les paquets de leurs victimes, ils ne parvenaient jamais à vaincre l'indomptable résistance de nos héros qui préféraient se laisser périr d'inanition plutôt que de forger des armes qui eussent servi contre leurs frères.

Un enfer, ce fut le camp de Saint-Quentin où, sous le feu du canon anglais, se trouvaient les prisonniers que leurs parents croyaient

Quatre cent soixante-quatre mille soldats français, prisonniers de l'autre côté du Rhin, rentrent dans leur patrie, rapportant contre leurs bourreaux un réquisitoire qui écarte, définitivement, l'Allemagne du monde civilisé.



Deux prisonniers, un anglais et un français, qui font la route en chemi-

nots. — Les pieds en sang, ils ont marché jusqu'à la limite de leurs forces.



SUR LE PONT D'UN BATEAU EN HOLLANDE.

Beaucoup de nos prisonniers ont été rapatriés par la Hollande où ils ont goûté, sinon tout le confort matériel qu'on n'a pu leur assurer en raison de leur grand nombre, du moins la joie forte de se sentir en pays ami, et libres enfin.

internés au camp de Soltan. Les lettres et les paquets de ceux-ci étaient tous acheminés vers le camp allemand, dont l'adresse était obligatoire afin de mieux tromper les missions neutres. Parmi ces malheureux, capturés au printemps dernier, la plupart ne quittèrent jamais les lignes allemandes. Cependant leur

trop rare courrier leur parvint toujours après être passé par Soltan.

Lorsqu'elles progressaient lentement, en Lorraine et en Alsace, nos troupes rencontraient à chaque pas, des petits groupes d'hommes : Belges, Italiens, Anglais, Roumains, Français en pantalons rouges. Les Anglais, les Italiens et les Roumains étaient ceux qui, incontestablement, paraissaient avoir eu le plus à souffrir. Deux Anglais, venant à pied de Metz, arrivèrent à Nancy, couverts de vêtements de femmes qu'ils avaient eu la chance de trouver dans... un tas d'ordures. Tous avaient été expulsés un beau matin de leurs baraquements par leurs bourreaux qui leur avaient déclaré : « Vous êtes libres ! » les jetant sur la route sans un sou et avec deux cents grammes de pain noir. Au camp d'Altengrabau, le 11 novembre, un vieux feld-webel était venu trouver les captifs et leur avait dit : « La paix est faite. Ne craignez rien. C'est moi le général maintenant ! ». Les prisonniers lui avaient alors demandé de leur rendre la liberté et il avait répondu qu'il allait aviser. Mais le lendemain ce singulier général était au cachot, et les prisonniers étaient toujours l'objet de mesures rigoureuses, ne recevant aucune correspondance. Bien mieux, la grippe espagnole sévissait au camp et y faisait de terribles ravages : avec un raffinement de cruauté dont ils sont seuls capables, les Boches avaient interdit aux 250 sanitaires français, médecins-auxiliaires ou infirmiers de donner leurs soins aux internés, prétendant que le personnel allemand était

suffisant, et ne tolérant que cinq brancardiers alliés dont un roumain. Quelques jours après l'armistice, une sentinelle tira un coup de fusil sur un groupe de prisonniers, sous le prétexte qu'un Russe tentait d'escalader les palissades : la même balle tua trois Français et blessa cinq autres soldats. Les assassins du camp de Langensalza ne furent donc pas des faits isolés.

LA PLEUTRERIE DES TORTIONNAIRES

Au camp de Darmstadt, qui a été, ces temps derniers, l'une des principales issues par lesquelles s'est écoulé vers la France le grand flot des captifs, un député boche, Herman Wende, avait réuni les prisonniers au lendemain de l'armistice et leur avait tenu ce singulier discours, en leur apportant le salut du Comité des ouvriers et soldats de Francfort :

« Soldats français. Peut-être, un de vous, se souvient-il d'un député socialiste allemand qui, quelques semaines avant la guerre, a terminé son discours au Reichstag par le cri de : « Vive la France ! » C'est moi. Aujourd'hui, je suis heureux de me trouver au milieu de camarades français, et d'être en état de crier, à plein cœur : « Vive l'Allemagne ! » Car l'Allemagne d'hier n'existe plus

aujourd'hui : nous, socialistes-démocrates allemands, nous sommes à même de reprendre à notre compte, en remplaçant le mot « France » par le mot « Allemagne », les belles paroles de « Depuis l'exil » de Victor Hugo.

« Oui, soldats français, c'est fini de Guillaume et toute sa dynastie. Fini du militarisme prussien, des hobereaux poméraniens, de toute cette

DES CARMÉLITES RAPATRIÉES CHANTENT LA MARSEILLAISE



Par mi la foule des prisonniers qui se jetèrent, au lendemain de l'armistice, sur toutes les routes qui menaient vers la France, il y avait beaucoup de religieuses et de prêtres des départements envahis. Ils avaient cruellement souffert sous la botte allemande car ils s'étaient constitués, en quelque sorte, comme les gardiens du moral des populations qui, depuis quatre ans,

subissaient la loi de l'envahisseur. Aussi, comme on peut le penser, le retour en France, terre classique de la liberté, fut-il pour eux d'une douceur singulière, et l'on put voir un spectacle qu'on n'aurait jamais imaginé : des carmélites folles de joie, entonnant les premières strophes de la Marseillaise, dès qu'elles foulèrent enfin le sol sacré de la Patrie.

caste hautaine et brutale qui déchaîna contre notre peuple cette haine acharnée et justifiée du monde entier. Justifiée en ce qu'elle regarde les responsables et non le peuple.

« Mais les chaînes de notre esclavage séculaire ont été brisées. C'est le peuple libre de ses destinées qui se dresse devant vous avec le cri émané de 1793 : « Liberté, égalité, fraternité. »

« J'espère qu'après tant de sang répandu, une nouvelle époque s'ouvre pour toujours, dans laquelle les deux peuples voisins vivront en bonne amitié : Vive l'Allemagne! Vive la France! »

Le lieutenant Henri Coutant, député d'Ivry, prisonnier depuis plus de deux ans et demi, se trouvait au camp de Magdebourg avec le

colonel Tardieu et trente-cinq officiers. Ces valeureux Français étaient gardés par 90 soldats allemands armés jusqu'aux dents. Le député d'Ivry, à son retour en France, a raconté avec preuves à l'appui quelle fut la pleurerie de tous ceux qui les gardaient lorsqu'éclata le mouvement insurrectionnel.



LES PRISONNIERS RAPATRIÉS D'ALLEMAGNE EN MARCHÉ SUR TOUTES LES ROUTES QUI MÈNENT VERS LA FRANCE

Le colonel-major, commandant le camp de Magdebourg, était venu trouver le colonel Tardieu et tout tremblant, il lui avait dit :

— Monsieur le colonel, c'est la révolution. Que vais-je faire? Que devenir?

— Donnez les fusils de vos hommes à nos officiers et cachez-vous derrière nous! avait répondu le colonel Tardieu.

Et le colonel s'était empressé de suivre le conseil de l'officier français.

LES VOIES DU RETOUR

Sur les 100 000 prisonniers internés dans l'Allemagne du Sud, 40 000 étaient français. Ceux-là sont rentrés par la Suisse, où les trois points de concentration étaient Bâle, Singen et Constance. Une dizaine de jours a suffi au rapatriement de cette catégorie de prisonniers qui sont rentrés en France à raison de 15 000 par jour.

Ceux de l'Allemagne du Nord et de l'Allemagne centrale, sont rentrés par la Belgique, la Hollande, ou par la voie de mer. Les bateaux anglais, américains et français sont allés chercher les captifs à Königsberg, à Dantzig,

à Stettin, à Hambourg, à Brême et même à Rotterdam, où aboutissait une ligne d'évacuation fluviale pour les ramener à Dunkerque, au Havre, à Cherbourg, à Saint-Malo et à Brest.

C'est surtout à Liège que les prisonniers français ont afflué, à un certain moment, surtout dans les premiers jours de l'armistice. Il y eut des jours où 30 000 captifs franchirent la frontière belge! Les hommes reconnus valides avaient fait le chemin à pied; les blessés et les malades avaient été entassés dans des wagons à bestiaux qui les avaient transportés jusqu'à la frontière belge, où des automobiles de la Croix-Rouge étaient venues les chercher pour les ramener à Bruxelles. Un groupe de prisonniers partis de Dresde à pied, après avoir marché quinze jours presque sans manger, entra dans le premier village belge en chantant et en agitant des petits drapeaux et des cocardes aux couleurs alliées, cependant que des jeunes filles les couvraient de fleurs.

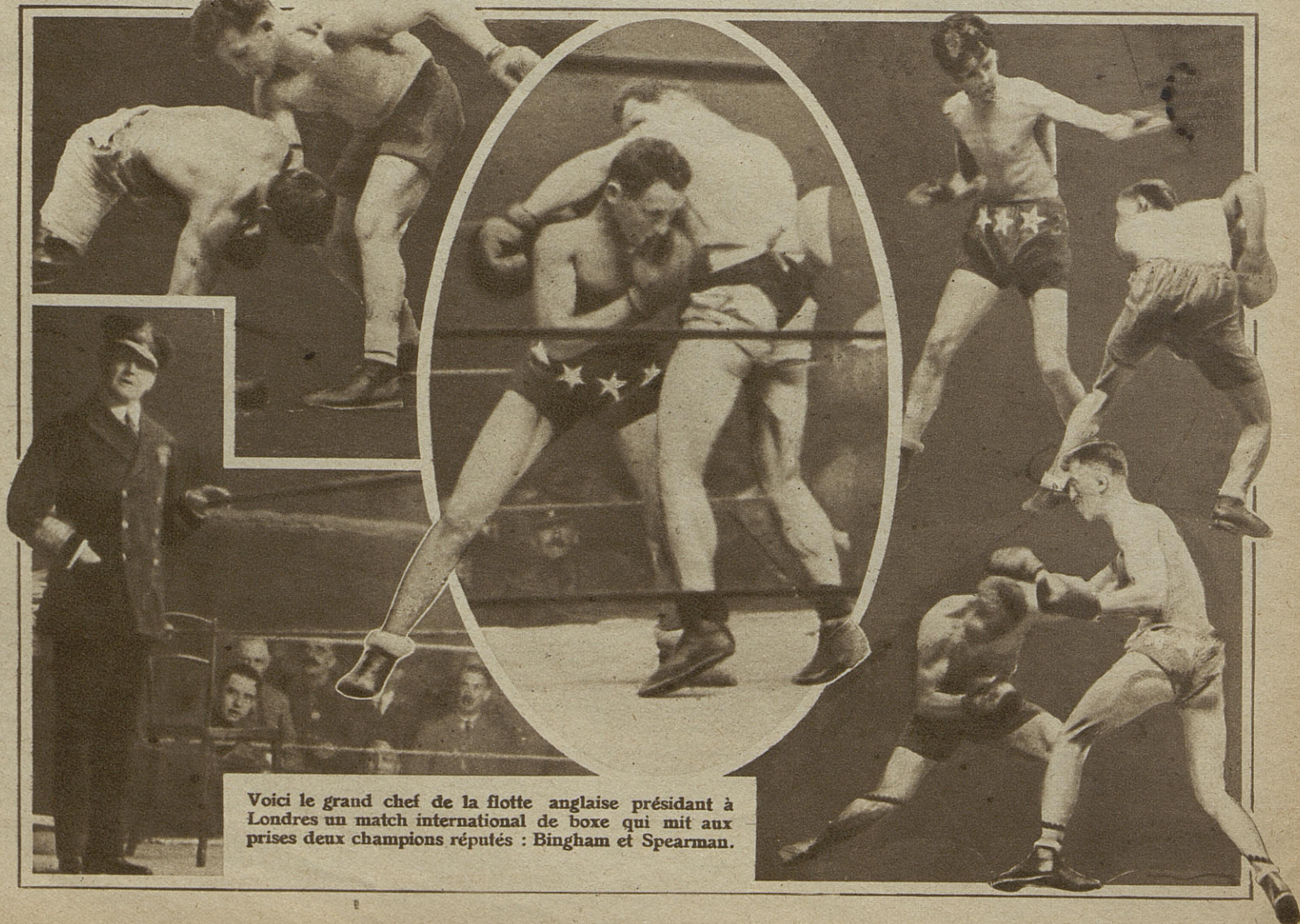
Les Liégeois se sont montrés particulièrement secourables pour nos compatriotes si éprouvés par de longs mois de captivité. Un

comité, présidé par l'échevin Sellière, s'est formé dès le 11 novembre et son secrétaire général, l'industriel Francotte; n'a cessé de venir en aide aux libérés dont le flot augmentait toujours. A chaque prisonnier qui passait, le comité remettait, outre des provisions de route, une somme de quinze francs et un paquet de tabac. Une mission militaire française s'était substituée aux autorités locales, pour distribuer des effets réglementaires aux rapatriés, qui étaient évacués à l'intérieur par trois trains empruntant chacun un itinéraire différent pour éviter l'engorgement de la ligne Bruges-Dunkerque.

Le calvaire des prisonniers français est en partie achevé: mais les horreurs des kommandos de Grieschen près de Darmstadt, d'Holzminde, d'Altengrabau, de Thorn, de Soltau, de Mameln, et de cent autres geôles montrent combien étaient justifiées les angoisses des familles qui savaient les leurs en proie aux tortionnaires boches. Et l'on comprend l'anxiété de ceux qui attendent encore le retour d'êtres chers dont ils sont depuis longtemps sans nouvelles.

HENRY COSSIRA.

L'AMIRAL BEATTY AIME LES SPORTS



Voici le grand chef de la flotte anglaise présidant à Londres un match international de boxe qui mit aux prises deux champions réputés: Bingham et Spearman.

UN GRAND CHEF : LE GÉNÉRAL HUMBERT ⁽¹⁾

Le général Humbert, nommé le 25 septembre 1914, au commandement du 32^e corps, est tout désigné pour cette tâche.

Sa mission, nettement offensive, est de harceler l'ennemi qui, de son côté, ne cesse d'attaquer. Durant deux longs mois, novembre et décembre, à Ramschappel, à Dixmude, à Bixchoote, malgré la boue, l'infériorité du nombre et du matériel, il ne reçoit pas un coup sans le rendre et en donne par surcroît. Le symbole de ces luttes pour le canal est devenu la « Maison du Passeur », misérable cabane prise et reprise dix fois avant que le plus tenace, le plus mordant des deux adversaires ait pu se l'approprier définitivement. Le 10 décembre, le corps Humbert l'avait encastrée dans ses lignes.

Envoyé dès janvier 1915, aussitôt le front des Flandres colmaté, en Argonne, le général Humbert y déploya les dons offensifs que ses campagnes coloniales, le Maroc et l'Yser, avaient magnifiquement développés. Depuis septembre 1914, le Boche, de coups de mains en coups de mains, rongait le secteur et lentement s'y incrustait. Le général Humbert résolut de renverser la situation et de reprendre l'ascendant moral que s'adjugeait l'ennemi. En deux mois, s'emparant de deux tranchées pour une que prenait l'adversaire, il reconquit sur ce point tous les bénéfices de la bataille de la Marne.

Nommé le 11 mars au commandement du détachement de l'armée de Lorraine, il trouve devant lui, de Pont-à-Mousson à Raon-l'Étape, une sorte de bande neutre, de un à quatre kilomètres de large, que les Allemands, butés sur nos lignes inébranlables, avaient prudemment mise entre elles et eux. Incapable de ne pas saisir un avantage dont la conquête lui apparaissait possible et de ne faire sentir que de loin à l'envahisseur sa volonté de le repousser, le général Humbert récupère le nord de la forêt de Parroy, rétablit dans sa puissance le fort de Manonvillers, et le 20 juin, par une opération de surprise, porte ses avant-postes aux points où 1918 les vit encore. Le 22 juillet, à la suite de l'attaque allemande du 13 qui nous enlevait, et au-delà, les gains obtenus en janvier-mars par le général Humbert, celui-ci fut chargé, comme commandant de la 3^e armée, de rétablir la situation. Mais sa tâche principale et lourde est de réorganiser l'armée. Toujours sur le terrain, vérifiant lui-même l'exécution de ses ordres, il fait du front d'Argonne une immense et solide



M. CLEMENCEAU CHEZ LE GÉNÉRAL HUMBERT APRÈS LA DÉFENSE DE MONTDIDIER.

forteresse, à droite et à gauche de laquelle, en Artois, en Champagne, à Verdun, sur la Somme se déroulèrent les grands combats de 1915-1916.

◆ ◆ ◆

Lorsqu'en 1917 fut arrêtée l'offensive du général Nivelle, la 3^e armée eut pour mission commune avec la 1^{re} d'enfoncer l'ennemi entre Somme et Oise. On sait que l'Allemand préféra ne pas recevoir le choc et se replia sur la ligne Hindenburg. Mais le général Humbert n'entendait pas le laisser s'en aller sans dam. Il précipita la retraite en le harcelant. Arrivé aux lignes avancées que le Boche comptait tenir, en deux jours de violents combats, il enleva Urville et terra l'adversaire dans sa position principale, mettant ainsi notre front en bordure de la Fère et de Saint-Quentin. Puis il se trouva avoir à administrer la vaste région reprise et entièrement dévastée.

On reconnut au résultat quel soin il avait apporté à la constitution de ses services. Le choix minutieux du personnel d'Etat-Major, le contrôle personnel exercé sur les bureaux, la liaison et l'entente imposées entre eux, une volonté constante de coordonner les efforts de tous en vue de l'unité d'action obtinrent, dans ces circonstances nouvelles où la souplesse d'adaptation devenait l'essentiel, leur plein effet. En décembre 1917, il laissa à nos alliés britanniques un territoire cultivé, des

habitants bien nourris, des communes où l'ordre et le travail régnaient, un Noyonnais vivant, prospère et bien défendu.

Le commandement prévoyait des attaques allemandes de grand style pour 1918. Il chargea le général Humbert d'étudier les hypothèses qu'elles soulevaient. Dans le cas d'une offensive sur le front britannique, la 3^e armée devait se constituer sous la protection de ce dernier, le prendre ensuite à son compte et enfoncer l'adversaire ainsi préalablement fatigué. Mais la puissance du choc, le 21 mars, dépassa les suppositions. La 5^e armée

anglaise céda sous la pression, et la route de Paris fut ouverte avant que l'armée Humbert ait pu se concentrer.

C'est dans ces circonstances, les plus tragiques peut-être de la guerre avant la seconde Marne, que triomphèrent les vertus offensives du chef. L'inondation boche déferlait de Saint-Quentin vers Noyon et la vallée de l'Oise. Il aurait fallu au général Humbert quinze divisions pour lui barrer la route et il en avait trois. D'un coup d'œil il a pesé ses moyens et arrêté sa tactique. Pour attendre les effectifs indispensables et établir la digue il faut du temps, ralentir la marche allemande en attaquant,

◆ ◆ ◆

On sait l'admirable retraite agressive opérée par le corps Pellé au nord de Noyon. Les troupes avaient retrouvé l'élan de 1914. L'ennemi arrivait par Chauny à droite, par Ham au centre, par Nesle à gauche. Il était innombrable. Sans équipages, presque dépourvus d'artillerie et de munitions, tirant les soldats et portant à bras les obus, nos soldats rompirent pied à pied, un contre dix. Ils étaient électrisés par les paroles du chef qui leur disait le 25 mars :

« Le Général Commandant l'armée rend hommage aux efforts des troupes des unités françaises et de leurs camarades de l'armée anglaise ; elles

ont opposé, dans les deux dernières journées, une résistance qui a enrayer le progrès de l'ennemi ; mais la tâche n'est pas terminée ; il est de toute urgence de gagner encore du temps pour permettre une manœuvre dont les résultats seront décisifs. Il s'agit donc de tenir, coûte que coûte sur ses positions.

L'ennemi, lui aussi, est fatigué ; nous avons une puissante artillerie. Les troupes du 5^e C. A., du 2^e C. C., des 3^e et 18^e C. A. W. défendent le cœur de la France. Le sentiment de la grandeur de cette tâche leur montrera leur devoir ».

Le 26 au soir, les hordes boches harassées, meurtries, se heurtaient au pivot tactique de Noyon sur lequel le général Hum-



TROIS PORTRAITS DU GÉNÉRAL HUMBERT : CAPITAINE, LIEUTENANT-COLONEL, ET COLONEL.

(1) La première partie de cet article a paru dans notre dernier numéro.

bert allait pouvoir appuyer sa défense. Le 27, le 28, à mesure que l'ennemi débordait à l'ouest, dans le trou que laissent entre Noyon et Montdidier les Anglais retraits vers Amiens, le général Humbert prolonge sa ligne et rejoint le 29, sous Montdidier, l'armée Debeney entrée en lutte à son tour. Le 30, le Boche attaque sur tout le front. Il réunit ses énergies dans un effort qui, s'il triomphe, sera l'effort décisif. Il s'élance, s'acharne, déploie tous ses moyens. Mais cette fois il n'y a plus surprise. De la charnière du Mont Renaud à la serrure de Montdidier l'armée Humbert a solidement fermé la porte de Paris. Contre elle, le formidable assaut du 21 mars se brise et s'arrête complètement épuisé.

Il fallut deux mois pleins à l'armée allemande pour se reprendre, deux mois pendant lesquels des attaques partielles sans cesse repoussées la préparèrent à un nouveau grand coup. Il eût lieu le 9 juin et faillit réussir. Les Boches parvinrent jusqu'au Matz, enveloppant ainsi le massif de Thiescourt, menaçant Compiègne et Paris.

C'est alors que la hardiesse toujours préconisée par le général Humbert révéla tout son pouvoir. La poche créée dans notre centre, vue du point défensif, était une possibilité d'enveloppement pour nos ailes. Mais vue du point de vue offensif c'était l'ennemi prêtant le flanc. La faiblesse des moyens ne prévalait pas contre le principe : à la guerre on ne répond aux coups que par des coups, on ne perd pas de temps à discuter des ressources et on agit avec celles qu'on a. Le coup qui réussit est le plus rapide et le mieux placé, non le plus violent. Les attaques boches en étaient la preuve.

Tandis que les trois corps de l'armée Hum-



Un beau portrait de soldat, le général Humbert, commandant en chef de la 3^e armée.

bert contenaient l'ennemi en attendant les effectifs nécessaires à le rejeter, le général Foch envoya le général Mangin avec cinq divisions pour le surprendre. Cette attaque

menée le 11 juin sur la crête Méry-Belloy provoqua l'arrêt d'ensemble de la progression allemande. Elle permit au général Humbert de refouler aussitôt l'adversaire au Nord de Gournay et de le rejeter à droite, au-delà de Matz.

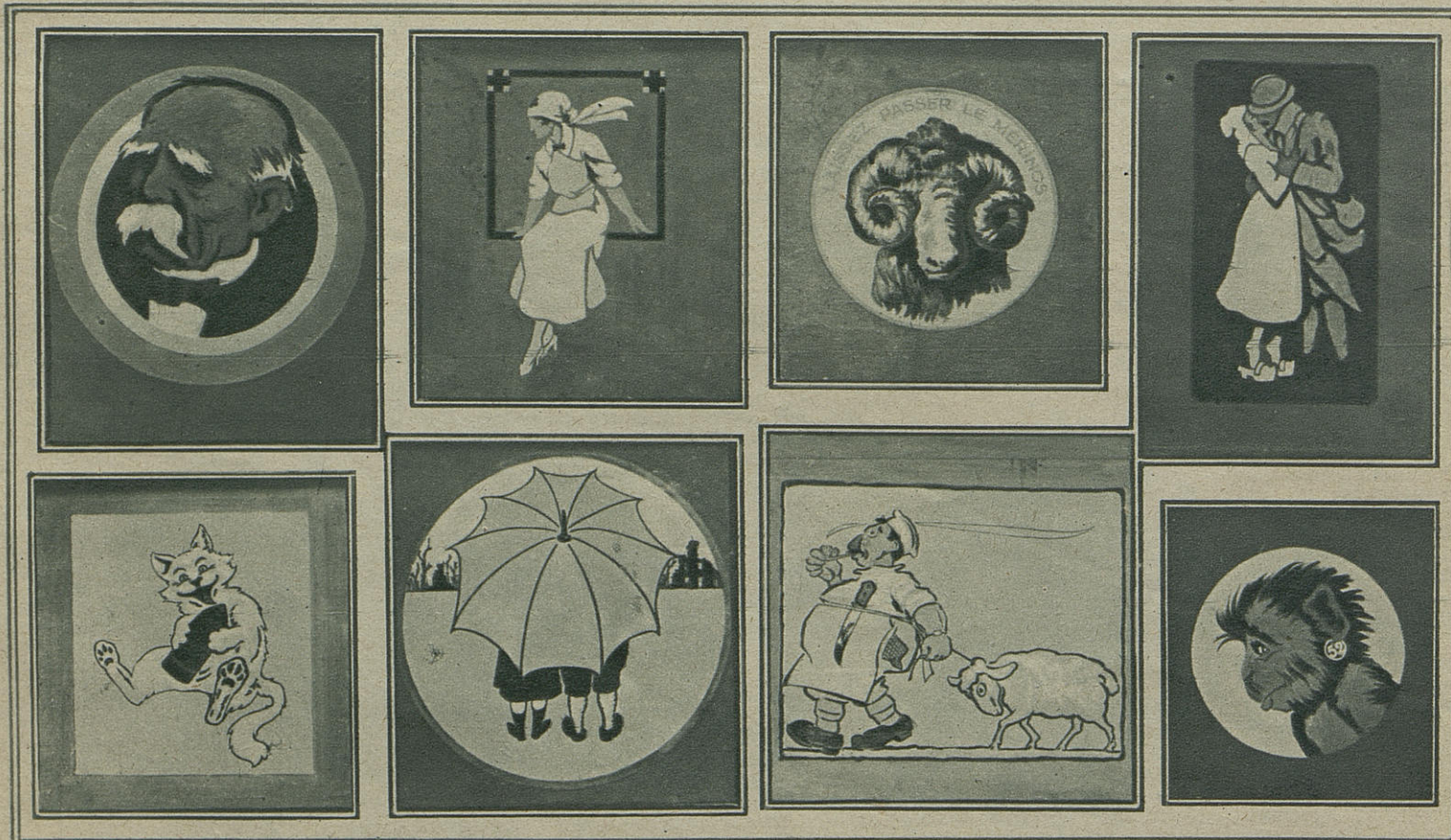
En août-septembre l'armée Humbert reconquit, mètre par mètre, cette petite Suisse où elle retrouva toute chaude la gloire de ses précédents combats : Rollot, Conchy-les-Pots, Le Plessis de Royes, le Plémont, Lassigny, Genvry, Jussy, Noyon et poussa jusqu'à Chauny, la Fère, Verdeuil, ayant ainsi rendu deux fois le Noyonnais à la France. Déplacée alors vers l'est elle passe en réserve, et du 4 au 11 novembre achève la déroute ennemie sur la ligne de la Serre, dans le Laonnais.

Le nom du général Humbert restera dans l'histoire comme celui du défenseur de Paris. Lorsque le Président de la République lui remit la plaque de Grand Officier de la Légion d'honneur, le 10 juillet 1918, il lui adressa les paroles suivantes :

Mon cher général,

« Depuis le début de la guerre, partout où vous vous êtes trouvé, vous n'avez cessé de faire preuve des plus beaux talents militaires. Mais cette année vous vous êtes surpassé. Vous avez barré à l'ennemi la route de Paris, et au milieu de quelles difficultés ! Presque seul, d'abord, sur le champ de bataille, vous avez, à force de sang froid et d'énergie, dominé une situation redoutable. Je vous apporte aujourd'hui, avec mes meilleurs compliments personnels, les félicitations du Gouvernement de la République et l'expression de la gratitude de la France. Je vous fais Grand Officier de la Légion d'honneur. »

LES INSIGNES DES SECTIONS DES AUTOMOBILISTES DE L'ARMÉE



Voici quelques-uns des emblèmes que quatre des Sections automobiles de l'Armée : les S. T. M., les S. M. A., les S. S. et les R. V. F. viennent d'exposer rue de Séze, à Paris, au profit de leur caisse de secours, sous le patronage de l'Union des Arts. On sait que chaque groupe de voitures porte son insigne, qui constitue en quelque sorte sa caractéristique et son

matricule. A voir leur fantaisie pittoresque, nos lecteurs penseront que ni les dures fatigues du chemin fait par tous les temps, ni les dangers quotidiens, n'ont altéré la bonne humeur de ces automobilistes, qui furent durant quatre ans à la peine, et dont l'admirable dévouement qui les fit citer à l'ordre de l'armée nous a, pour une bonne part, assuré la Victoire.

LES BOMBARDEMENTS DE PARIS



Rue Geoffroy-Marie, n° 5. — Torpille de 1000 kilos, le 8 mars : 5 étages pulvérisés.



Rue Saint-Georges, n° 35. — Par canon, le 13 avril : le projectile tomba à 200 mètres environ de la rédaction de *J'ai vu*...



En haut : Rue Saint-Antoine n° 119. — Torpille de 50 kilos, le 12 avril. Au-dessous : Rue de la Michodière, par gotha.



Rue de Rivoli, n° 14. — Par avion, torpille de 300 kilos, le 12 avril : Les alentours du kiosque furent pulvérisés.

Rue de Steinkerque, angle rue d'Orcel, par torpille de gotha, nuit du dernier bombardement.



Rue Legouvé, par canon.



Boulevard Voltaire, n° 137. — Les Magasins Paris-France. — Torpillé le 15 juin.

Pour des raisons de sécurité nationale, que nos lecteurs comprendront, l'autorité militaire nous avait interdit de publier, en leur temps, compte-rendus et photographies précises des résultats des bombardements par gothas, zeppelins et berthas que Paris subit avec un si tranquille courage. La consigne est aujourd'hui levée, et voici quelques documents des points de Paris où les torpilles et les obus furent particulièrement meurtriers. On sait maintenant, d'après les chiffres donnés par *l'Illustration*, que les canons, les avions et les zeppelins tuèrent, tant à Paris que dans la banlieue, 522 personnes et en blessèrent 1223.

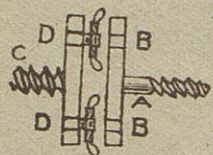


Rue de Rivoli. — Par gothas, bombe de 300 kilos.

La Science pittoresque

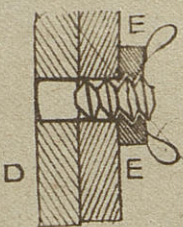
POUR LES PHOTOGRAPHES AMATEURS

Souvent les photographes hésitent à emporter leur appareil, surtout lorsqu'il s'agit d'un 13 x 18, à cause de l'obligation de trainer le pied toujours lourd et encombrant.



Voici une petite invention — que je n'ai pas fait breveter — pour que tous les amateurs puissent la construire ou la faire construire eux-mêmes et à très peu de frais.

On adapte, à une assez forte vis à bois, de quelques centimètres de longueur, A, une solide poignée B B dont le bord extérieur sera bien plat et percé de deux ouvertures. Cette poignée sera métallique autant que possible. C'est une sorte de robuste foret que l'on peut fixer à un arbre, à une charpente en bois, voire même à une planche que l'on appuiera contre un mur. Il s'agit de fixer l'appareil à ce support.



DETAIL

Une vis du congrès C sera également pourvue d'une monture transversale métallique D D. Près des extrémités, et juste en face des trous de la poignée B B, on fixera deux vis V, qui recevront chacune un écrou à oreilles E. C'est tout.

Lorsque le foret-support a été fixé, bien horizontalement dans l'arbre choisi, vous serrez, fortement, la vis C dans l'appareil et, après avoir enlevé les deux écrous, vous engagez les vis V dans leurs logements B B. Leurs extrémités dépassant d'un demi-centimètre, environ, vous serrez fortement les deux pièces en contact et votre appareil tient plus solidement que sur n'importe quel pied. Vous pouvez d'ailleurs lui donner une inclinaison quelconque sur l'horizontale en agissant sur le foret. Le démontage est encore plus rapide que le montage et, en quelques minutes, vous êtes prêt à partir pour photographier un autre paysage.

LE CHEVAL EST UN RADIS

La nature s'amuse fréquemment à mystifier les humains. Un jour elle lui présente Radica et Dodica, un autre jour c'est un mouton à cinq pattes et ils n'y reconnaissent plus rien.



Un sypna quadrupède.

nous expliquera le phénomène représenté par ce radis quadrupède, auquel rien ne manque pour avoir la physionomie d'un pur sang? Il fut recueilli par M. R.-C. Tombs, de Westbury-on-Teym, près Bristol, en Angleterre, dans son potager, et passa immédiatement à la postérité.

Evidemment ce n'est pas un cheval, mais on a du mal de croire que c'est un radis rose.

UN MARTEAU POUR CEUX QUI N'ONT QU'UNE MAIN

L'Américain qui a inventé ce marteau a pensé être utile aux mutilés de la guerre. Il permet, en effet, de planter des clous avec une seule main sans que l'ouvrier soit astreint, par un artifice quelconque, à maintenir le clou en place avant de donner le premier coup de marteau.

Le manche de l'instrument porte un petit magasin dans lequel on place un certain nombre de clous; en pressant sur une détente, avec l'index, un des clous sort du magasin et se trouve porté, par la pièce courbe que l'on voit sous le marteau, en face de la tête de celui-ci. Un léger coup l'assujettit suffisamment pour l'obliger à se tenir en place, bien droit. A ce moment l'ouvrier abandonne la détente; la pièce courbe se retire et on peut frapper sur le clou avec le marteau.

Souvent il est impossible d'atteindre, avec les deux mains, l'endroit où on désire planter un clou. Dans ce cas le nouveau marteau intervient, très obligeamment, pour rendre facile une opération qui demanderait, à un homme possédant l'usage de ses deux mains, le concours d'un escabeau ou d'une échelle.



Détail du marteau.

LE MOTEUR D'AVIATION LIBERTY

L'histoire de la naissance du moteur Liberty, créé spécialement pour l'aviation américaine, avait pris en Europe l'allure d'un conte de fées. Deux ingénieurs s'étaient volontairement enfermés pendant cinq jours pour doter les Etats-Unis d'un moteur extraordinaire, après quoi le moteur était prêt.

Le Scientific American vient de remettre les choses au point.

En 1915, le président de la Société d'automobiles Packard, M. Henry Joy, avait acquis la conviction que la guerre serait longue et ne se terminerait que si l'un des adversaires parvenait à organiser une flotte aérienne très supérieure à celle de son ennemi; il se trouva ainsi porté à étudier la fabrication en Amérique des moteurs d'aviation.

Sur son initiative le bureau tech-

nique de sa société mit à l'étude un type de moteur qui devait être aussi puissant que le meilleur des moteurs européens, mais dont la fabrication serait adaptée aux méthodes de l'industrie américaine.

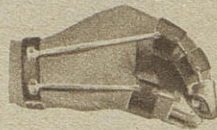
Les travaux commencèrent, au printemps de l'année 1915 et le premier moteur sortit des ateliers en février 1916. C'était un moteur fixe, appartenant au type en V à 12 cylindres. Un nouveau type vit le jour l'année suivante en avril 1917. Un troisième modèle, construit ensuite, fut terminé aussitôt après la déclaration de guerre des Etats-Unis à l'Allemagne.

CONTRE LES COUPS DE MARTEAU

A qui n'est-il arrivé de se taper sur les doigts en essayant de planter un clou?

Eh bien, pour s'éviter la mésaventure il suffit de se protéger le pouce et l'index de la main gauche, lesquels, ayant pour mission de tenir la pointe, sont toujours les victimes de notre maladresse.

Notre photographie en dit plus long que toutes les explications possibles. Les deux doigts de la cuirasse sont faits en cuir, sauf les extrémités, légèrement entaillées pour permettre de tenir le clou, qui sont en acier. De petites tiges métalliques relient les éléments de la cuirasse et deux autres tiges plus longues les fixent à un bracelet de cuir qui entoure le poignet.



Un protège-main efficace.

UN THERMOMETRE POUR LES AVEUGLES

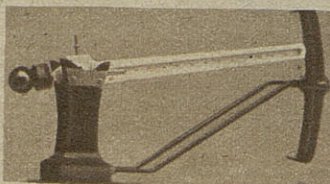
M. Fleury-Brunet vient de construire un thermomètre pour les aveugles.

Sur un support massif, comportant deux coussinets d'onyx, repose, par l'intermédiaire d'un axe-couteau semblable à ceux de la balance, un levier-fléau en aluminium. C'est la pièce essentielle du mécanisme qui porte, enchâssé dans son grand bras, un thermomètre à mercure. Ce bras se termine par une pointe.

Le contre-poids du levier-fléau est destinée au réglage, les oscillations de ce levier étant commandées uniquement par les déplacements de la colonne de mercure dans le thermomètre; plus le mercure monte, plus le levier s'abaisse.

Afin de rendre perceptibles à la main ces oscillations, l'inventeur a placé, en face de la pointe extrême du levier, un volet-index porté par deux bras rigides rattachés à la base du support massif.

Le volet est perforé d'une série de trous dans lesquels peut venir s'engager la pointe du levier, sous l'action de la main, lorsque l'aveugle veut lire la température. Cette pointe passe par le trou qui lui fait face et l'aveugle lit, au toucher, les signaux Braille inscrits sur le volet en face du trou; ces signaux, qui représentent des chiffres, lui disent la température. Cela fait, il éloigne à la main le volet-index et l'instrument reprend sa position normale.



Un thermomètre qu'on lit avec la main.

LE SENS DE L'ORIENTATION CHEZ LES INSECTES

On peut affirmer que, d'une manière générale, tous les animaux possèdent un sens de l'orientation souvent très développé. Nous ne ferons pas l'injure à nos lecteurs de leur apprendre que le pigeon voyageur, l'hirondelle, savent s'orienter rapidement pour retourner à leur nid, même si on les a transportés en panier à plusieurs centaines de kilomètres de distance. Le chat et le chien sont aussi habiles à retrouver leur logis, mais les distances à parcourir, à l'aide du seul sens de l'orientation, pour se guider, sont moins grandes, probablement parce que les voies terrestres sont parsemées d'obstacles tandis que celles de l'air s'ouvrent immenses devant l'oiseau qui s'y déplace.

Les abeilles et tous les insectes qui peuplent la basse atmosphère savent également s'orienter dans le ciel. Peut-être conviendrait-il d'établir une différence, qui peut être énorme, entre les insectes vivant en collectivité et ceux qui se contentent de la patriarcale vie de famille. L'abeille, en effet, retrouve toujours sa ruche, mais à la condition que le chef de la tribu, la reine, continue à l'habiter. Elle n'est poussée que par l'instinct du travail qui l'incite à rapporter la cire ou le miel récoltés. Que la reine disparaisse, l'instinct meurt aussitôt et le sens de l'orientation n'existe plus: l'abeille ne revient plus à sa ruche.

Cependant, en telles matières, il importe de se montrer très réservé. Notre grand entomologiste Fabre, accorde à l'abeille un sens de l'orientation très développé. Cette opinion a été combattue par d'autres savants; mais l'un d'eux assure que les abeilles étudient le terrain autour de leur ruche, sur une assez grande distance. Les jeunes abeilles, qui sortent pour la première fois, se contentent de tourner en rond autour de la ruche, les yeux toujours fixés sur le logis.

Les guêpes, assez voisines des abeilles, conservent aussi la mémoire des lieux et rentrent au logis après de longs voyages. Mais elles n'y pénètrent qu'après avoir décrit des spirales plus ou moins tourmentées, qui sont comme de véritables reconnaissances. Une espèce, que les savants désignent sous le nom d'*Astata bicolor*, se pose en un grand nombre de points environnants avant de rentrer, comme pour surveiller si un ennemi ne s'est pas introduit chez elle pendant son absence. Ces figures tourmentées, que nous reproduisons pour montrer les vols des guêpes tout autour de leurs nids, ont permis à certains savants allemands de dénier toute faculté d'orientation aux insectes. Nous croyons volontiers que le fait implique uniquement le désir de se renseigner.

On peut affirmer que, d'une manière générale, tous les animaux possèdent un sens de l'orientation souvent très développé. Nous ne ferons pas l'injure à nos lecteurs de leur apprendre que le pigeon voyageur, l'hirondelle, savent s'orienter rapidement pour retourner à leur nid, même si on les a transportés en panier à plusieurs centaines de kilomètres de distance. Le chat et le chien sont aussi habiles à retrouver leur logis, mais les distances à parcourir, à l'aide du seul sens de l'orientation, pour se guider, sont moins grandes, probablement parce que les voies terrestres sont parsemées d'obstacles tandis que celles de l'air s'ouvrent immenses devant l'oiseau qui s'y déplace.

Les guêpes, assez voisines des abeilles, conservent aussi la mémoire des lieux et rentrent au logis après de longs voyages. Mais elles n'y pénètrent qu'après avoir décrit des spirales plus ou moins tourmentées, qui sont comme de véritables reconnaissances. Une espèce, que les savants désignent sous le nom d'*Astata bicolor*, se pose en un grand nombre de points environnants avant de rentrer, comme pour surveiller si un ennemi ne s'est pas introduit chez elle pendant son absence. Ces figures tourmentées, que nous reproduisons pour montrer les vols des guêpes tout autour de leurs nids, ont permis à certains savants allemands de dénier toute faculté d'orientation aux insectes. Nous croyons volontiers que le fait implique uniquement le désir de se renseigner.



Vol d'une guêpe autour de son nid.



Vol de l'*Astata bicolor* (guêpe). Les chiffres indiquent le point d'arrêt.

J'ai vu...

HEURES D'ALLEMAGNE

LES PREMIERS JOURS DE L'ARMISTICE LA RÉVOLUTION EN MARCHÉ



LA TERRE EST RONDE ET DOIT TOURNER... (Fritz au Poilu). — « Tu es en haut aujourd'hui, mais sois tranquille, demain mon tour reviendra ».

attente sans anxiété, une certitude narquoise; et, des matins, notre sourire s'accroît devant la mine piteuse de certains géoliers.

Depuis deux mois, dans les journaux boches, sous le mensonge des communiqués de « reculs stratégiques » et des articles de « fraternisation » nous devinons l'écroulement très prochain de cette façade que les Hohenzollern avaient crue inébranlable. A Giessen — comme dans tout l'Empire — c'est la faim; une faim qui dure depuis 1916; et, à partir de février 1917, est devenue un vrai fléau. Ici les civils ont droit à 50 grammes de graisse par tête et par semaine. Il n'y a guère à manger que des pommes de terre. La misère s'en mêle; et dans cette ville riche on voit beaucoup de vêtements en papier. La confiance en l'armée est morte. Et depuis des semaines le peuple sait et sent qu'il est vaincu.

◆ ◆ ◆

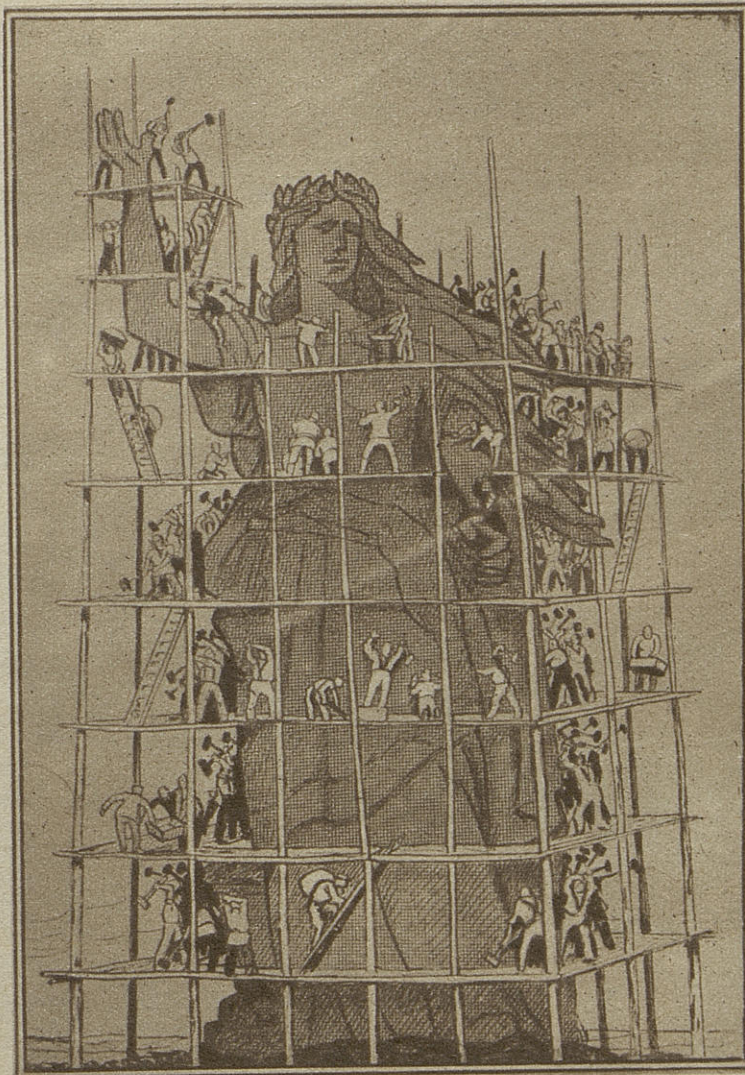
L'armistice avec la Bulgarie est accueilli avec des imprécations et des rodomontades par les journaux qui n'ont pas assez d'injures pour l'allié défaillant. Le peuple s'en f... : il a faim et demande, à n'importe quel prix, la paix. Puis, voici la déconfiture autrichienne, l'armistice écrasant, presque joyeusement accepté par Vienne. Le *Frankfurter Zeitung* reproduit *in extenso* le discours de Clemenceau à la Chambre, et qui fut triomphal. Ici, l'impression est formidable. C'est de la terreur pour les conditions qu'on va subir et de l'admiration haineuse pour l'homme qui dirigea l'écrasement. Tout le Boche est là : féroce dans la victoire; d'une platitude écoeurante une fois battu. Que vont-ils faire? Les appels à Wilson se succèdent,



A CHAQUE JOUR SON CONSEIL. — IL NE MANQUE QUE LE CONSEIL DES CONSEILLERS ».

CES premiers jours de novembre furent inoubliables. Nous sentions approcher l'événement qui changerait la face du monde, et que le châtiement se préparait, immense et proportionné aux crimes de guerre. C'est dans le camp, chez tous, un peu de fièvre. — oh! à peine, on est habitué à la patience! — une

Le lendemain nous apprenons que la Bavière est en révolution et que Munich a proclamé la République. Tous les espoirs nous sont permis. La violente campagne de presse contre le Kaiser commence à porter ses fruits. Le *Vorwaerts* attacha le grelot, soutenu, à grand orchestre, par toute la presse financière. « L'Empereur n'a qu'un geste



DE NOUVEAUX OUVRIERS TRAVAILLENT POUR L'ALLEMAGNE : « ILS S'ESCRIMENT ET PEINENT DU MATIN AU SOIR. MAIS QUAND L'ŒUVRE SERA-T-ELLE ÉDIFIÉE, ET COMMENT SERA-T-ELLE ? »

plus hypocrites et pleurnicheurs l'un que l'autre. Tout le monde est las, infiniment. La discipline est très relâchée. Combien de permissionnaires, demeurés chez eux depuis septembre, ouvertement, ne sont ni recherchés, ni inquiétés!

Coup de tonnerre : Emeutes à Kiel. La « glorieuse marine » que Tirpitz voulait voir mourir en beauté n'a pas accepté le suicide. C'est la révolte. On n'a pas encore de détails, sinon que le conflit déjà fut sanglant. A Hambourg, c'est l'état de siège proclamé, la bataille des rues, de nombreuses victimes. Les journaux semblent un peu désarmés. Ils ont reçu l'ordre officiel de supprimer tous les détails.

mistice est conclu. » Ce titre paraît en large manchette. Les faces s'épanouissent. C'est une émotion et un espoir prodigieux, non dans les cœurs, mais dans les estomacs. Et le premier cri de ces vaincus est celui-ci : « Nous allons pouvoir manger! » Que leur importe les conditions écrasantes : ils vont pouvoir manger! Leur conscience, leur dignité, tout ça ne tient pas devant la perspective d'un moins mauvais repas.

Au camp, depuis quelque temps, vexations et mauvais traitements étaient plus rares. Dès l'armistice on a pour nous, vraiment, du respect et une certaine crainte, dont témoignent quelques mitrailleuses braquées, du poste, sur les ha-

(Voir suite page 38.)



WILSON FAIT SA VALISE A LA MAISON-BLANCHE. — « Et surtout, n'oubliez pas, je vous prie, d'y mettre mes quatorze points... »

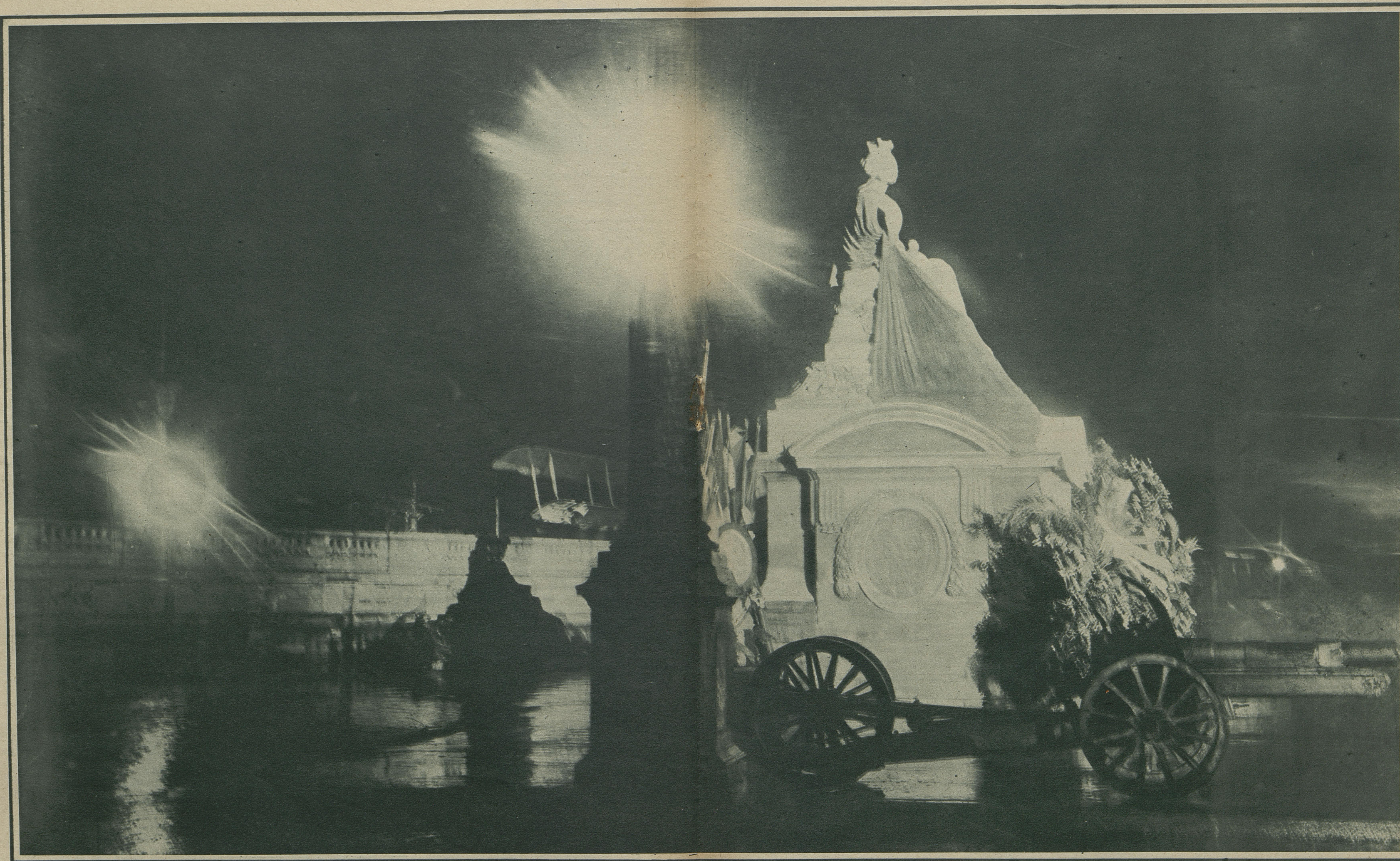
à faire. Aura-t-il cette suprême pudeur? Qu'il se hâte, il a déjà trop tardé. » écrit le *Frankfurter Zeitung*. Et Ledebour s'écrie au Reichstag : « Alors que les couronnes sont balayées comme des feuilles mortes, serons-nous les seuls à croupir dans l'esclavage? » Le 9 novembre, au soir, on apprend, enfin! l'abdication et la fuite, peu élégante, du Kaiser. C'est presque de la joie, même chez les pangermanistes. « Nous sommes battus, bien battus, mais nous avons vaincu le militarisme et les Hohenzollern », disent les socialistes. On se console comme on peut.

Le 10, démission du grand-duc de Hesse. A Giessen se forme un « conseil d'ouvriers et soldats » (*Arbeiter-soldatenrat*). Les officiers redeviennent simples soldats ou reçoivent leur congé. Les chefs sont élus par la troupe, presque judiciairement. Le général qui commandait le camp n'est plus rien : les sentinelles l'ignorent et ne le saluent pas. C'est un soldat de 1^{re} classe (*gefretzte*) qui est mis à la tête de tous les services. A part cela rien de changé. La ville est calme : ni usines d'obus, ni population ouvrière. Le camp a toujours son aspect triste de village nègre. On s'attend à l'armistice presque immédiat. On sent que c'est une question d'heures. Les hommes de garde, devant le poste, tiennent des conciliabules enflammés et bavards. « La paix, la paix à tout prix! » C'est le cri de la misère générale. Malgré tout les Boches sont inquiets : ils craignent un refus de Foch et que les plénipotentiaires ne soient éconduits. Et ils ont faim, et ils s'aplatissent, et ils espèrent. Les journaux (3 éditions par jour) s'arrachent et n'annoncent rien.

Enfin le 12 au matin : « L'ar-



WILSON NOUS APPORTERA-T-IL DES ÉTRENNES? — SERA-T-IL POUR NOUS UN PÈRE NOËL ?



LA STATUE DE STRASBOURG, LA NUIT, PLACE DE LA CONCORDE

Depuis que Strasbourg est libre, toutes les palmes funéraires, les voiles de deuil et les nœuds de crêpe dont la piété des français ornait le monument de la place de la Con-

corde sont tombés. Et chaque nuit, sous la lumière des projecteurs, la statue apparaît toute blanche, au milieu des trophées de guerre et des canons prisonniers qui lui ser-

vent de piédestal. Celle qui fut le but de pèlerinage de tant de grands cœurs qui ne purent jamais se résigner à la servitude, se dresse comme vivante sous le ciel nocturne de Paris.



L'ADIEU (le cavalier blessé quittant la ville) : « O Strasbourg! O Strasbourg! » Composition de Schultz, parue dans le *Simplicissimus* du 17 décembre.

raques. On nous laisse parcourir la ville, sans gardiens. Tout est calme. La municipalité, pompeusement, a cédé la place au Conseil des soldats et l'ordre règne. On a même supplié les prisonniers, qui travaillaient aux usines électriques, de bien vouloir continuer leur travail pour ne pas priver la ville et le camp-de-lumière. On a découvert chez quelques commerçants des stocks cachés de savon qu'on vend, à vil prix, à la population : elle en est privée depuis deux ans ! — Je sors avec deux camarades. Les habitants ont tous un sourire épanoui et font bonne figure aux prisonniers, surtout aux Français. Nous entrons dans un café : on nous regarde plutôt aimablement et on s'empresse de nous servir. Comme il y a un « pianola », nous nous payons — pour dix pfennigs ! — la fantaisie d'entendre la *Marseillaise*. Et cela n'est pris par les gens ni pour une facétie, ni pour une bravade. Ils sourient, bêtement, et pas un ne proteste.

Dans un magasin où nous entrons acheter quelques souvenirs, les vendeuses nous supplient de leur céder, à n'importe quel prix, du chocolat, du cacao, du café, de la graisse. Elles se figurent que leurs œillades vont faire surgir de nos poches tout un magasin d'alimentation. Nous n'avons rien, hélas ! et voilà ces maigres filles bien dépitées.

Autour du camp les civils se pressent et assiègent les clôtures dont ils brisent les planches, sous l'œil impuissant ou amusé des sentinelles. Ces gens savent que les anciens prisonniers se sont constitué une réserve de vivres. Ils viennent les supplier de leur vendre ce qu'ils ne pourront emporter lors du rapatriement qui apparaît prochain. Une vraie foire aux enchères. Des voix de gosses piaillent « Biscuit ! Mozieu, Biscuit ! » Des dames très élégantes s'arrachent précieusement, pour 8 marks, des savonnets à dix-neuf sous. La demi-livre de chocolat vaut 7 marks ; le quart de café 5 marks. La graisse atteint des prix invraisemblables. Un imperméable, déjà usé, s'enlève à 150 marks. Toutes les denrées se haussent à des prix de féerie ; et ces gens, qui n'ont rien à manger, sont heureux comme des rois et nous déclarent que c'est très bon marché « *sehr billig* ». Comme quoi les prisonniers ont commencé le ravitaillement de la population civile...

◆ ◆ ◆

En même temps s'active une propagande qui veut amadouer les Français et leur laisser, dirait-on, un bon souvenir. On est aimable avec eux ; on leur offre des billets de cinéma, des livres français. Nous ne sommes pas dupes de tant d'hypocrisie mais ce n'est pas maladroit de l'exploiter. Un interprète de la Kommandantur nous propose, à un camarade et à moi, de nous faire passer une soirée au théâtre. Accepté. On joue, ce soir,



SPARTACUS. — « Nous voulons montrer à l'Univers que le peuple aussi a le droit... de commettre des absurdités » (*Simplicissimus*).



LA POLITIQUE DE LA NATION. « Chaque allemand doit avoir maintenant son opinion personnelle... si seulement il en a une ! » (*Simplicissimus*).

les *Brigands*, de Schiller, le vieux drame romantique. Ce sera très amusant.

A 7 heures et quart nous arrivons au théâtre. C'est un bâtiment carré, quelconque. Les chevaux de bronze, qui surmontaient l'entrée, ont fui depuis longtemps vers les usines Krupp. Nous entrons parmi une foule sans hostilité et le sourire amusé des soldats allemands assez nombreux. On nous a gardé une loge de côté. Nous verrons fort bien. A peine assis, nous sommes le point de mire de toute la salle. C'est assez piquant : nous sommes vêtus misérablement et je ne recommanderais à personne le tailleur des prisonniers, s'il en avait jamais existé un. Et puis, ce n'est pas sans une certaine fierté que nous trônons (le mot n'est pas exagéré) au milieu de cette foule vaincue qui, dix jours plus tôt, nous considérait comme des esclaves. Il est, ainsi, des revanches silencieuses mais puissantes.

◆ ◆ ◆

Les décors sont de troisième ordre, la pièce mélodramatique et tonitruante, les acteurs, ici très applaudis, seraient hués en France. Le seul qui essaie de jouer avec finesse n'a aucun succès. Les autres « gueulent » et ça réjouit l'âme teutonne éparse dans la salle. Aux fins d'acte, les spectateurs nous regardent avec angoisse, presque, et craignent que nous ne soyons pas très contents du jeu ou de la pièce. Ils ont l'air heureux et flattés que nous ne dédaignons pas d'écouter cette prose bruyante. Nous applaudissons, parfois, par politesse, mais notre sourire n'est pas fait pour rassurer nos voisins... Aux entr'actes nous circulons, paisiblement, dans les couloirs et au foyer. Les hommes nous regardent sans haine ; et les femmes — pas une jolie toilette — sans déplaisir. Et nous goûtons pleinement une paradoxale sensation de victoire.

Quatre jours après, je suis rapatrié. Sans doute, il est trop tôt pour juger ce qui « n'est pas une révolution » mais une attitude démocratique imposée par les événements. Affamé, affaibli par les épidémies, le peuple ne veut plus se battre, ni tant souffrir. Le reste lui est indifférent. Les socialistes — habiles mais insincères — sont, sans doute, les hommes de paille du Kaiser ou de gros financiers et veulent profiter du désordre, plus apparent que réel, pour payer moins lourdement la « note de guerre ». Ne soyons pas dupes, et méfions-nous. La *Frankfurter Zeitung* écrivait naguère :

« Nous ignorons ce que deviendra l'Europe après la victoire de l'Entente, mais ce que nous savons bien, c'est que, vainqueurs, nous aurions couvert le monde d'ateliers et de casernes. »

Et c'est un journal francophile !

ANDRÉ GUILMARD.

Prisonnier rapatrié du camp de Gressen.



NOTRE PÈRE LE RHIN. — « Enfants ne vous inquiétez pas... Je reste toujours bon allemand, même lorsqu'on m'affuble d'un képi français. » (Extrait du *Kladderadatsch*).



« REGARDEZ
LA CARTE !
REGARDEZ
LA CARTE !... »

LE SECRET DE BRANDT, L'ESPION (1)

Vous ne pensez pas, mon cher Philip, qu'il y ait lieu de continuer jusqu'à Darlicove ?

— Non ! Nous n'avons rien à y gagner. Tout le territoire compris entre cette ville et l'endroit où nous sommes ne nous offre aucune chance de succès. De plus nous ne sommes pas certains que notre Boche s'y soit arrêté. Evitons donc toute tentative inutile, toute perte de temps ! Le mieux, croyez-moi, est de continuer à aller de l'avant.

— La pensée de laisser cet individu circuler à sa guise m'est pénible.

— Si c'est du motocycliste que vous parlez, m'sieur Thorold, intervint Cudd, je dois vous prévenir qu'il a tourné par ici et qu'il a pris la direction de Stethurst !

— Vous en êtes certain ?

— Oui, m'sieur ! Il a des pneus à clous, avec une pièce sur l'un d'eux ; j'ai vu ça tout de suite !

Les quatre Anglais poursuivirent donc leur route vers Stethurst, mais non dans le but de pénétrer dans cette bourgade. L'objectif qu'ils se proposaient d'atteindre en était, en effet, distant de quelques milles : c'était une vieille citerne qui leur avait paru offrir des chances.

Peu à peu, Thorold avait senti l'espoir renaître en lui, surtout depuis qu'il avait remarqué que les traces du pneu rapiécé les conduisaient précisément à cette citerne. Hélas,

à peine avait-il exprimé à ses amis la satisfaction qu'il avait ressentie en faisant cette constatation, qu'il vit l'Allemand revenir sur ses pas, passer près de sa voiture à toute vitesse et prendre la route de Darlicove que la Napier venait d'abandonner.

— Bonté du ciel ! Quel jeu joue donc cet homme ? Pourquoi a-t-il fait demi-tour ? Devons-nous en faire autant ?

— Non ! répondit Philip.

Cudd conduisait à un train d'enfer. Ayant légèrement ralenti, pour prendre un virage, il dit à l'officier :

— Je parie qu'il y avait un homme dans la haie ! Regardez, m'sieur.

— Je ne vois rien.

Thorold et Cecily, interrogés à leur tour, répondirent de même.

— Je ne l'ai pas vu non plus, m'sieur. J'ai simplement l'impression qu'un homme était dissimulé là. Je le parierais volontiers. Tenez, le motocycliste s'est arrêté à cet endroit. J'ai très bien vu où sa machine a stoppé et où il a fait demi-tour. Il y avait de nombreuses traces de pas dans la poussière ; preuve que sa pause a duré quelques minutes ; il y avait aussi une large tache d'huile sur le sol ; preuve qu'il a fait un brin de causette. S'il s'était borné à descendre quelques secondes avant de revenir sur ses pas, il n'y aurait à terre que quelques gouttes d'huile clairsemées.

Lorsque les quatre compagnons furent parvenus à l'embranchement où débouchait la route qu'ils auraient dû prendre le matin s'ils s'étaient rendus directement de Little-Munden

à Sethurst, ils scrutèrent minutieusement les alentours. Rien en vue !

— Je m'étais figuré qu'ils gardaient toutes les voies, dit Thorold, et que nous allions trouver une autre sentinelle à ce carrefour.

Philip avoua qu'il partageait cette idée.

— Alors, dit le chimiste, vous pensez qu'ils nous espionnent dans le but de connaître nos intentions.

— Parfaitement ! J'estime qu'ils nous surveillent d'abord parce qu'ils redoutent que nous nous emparions du trésor avant qu'ils aient pu, de leur côté, mettre leurs plans à exécution, et ensuite parce qu'ils veulent, le cas échéant, pouvoir recueillir le bénéfice de nos efforts. Conclusion : ils ignorent encore où se trouve la cachette, car, s'il en était autrement, ils se donneraient beaucoup moins de peine. Est-ce bien raisonné ?

— Fort bien !

Lorsque l'auto se fut engagée sur la route de Stethurst, Philip et Thorold aperçurent venant de Little-Munden et se dirigeant sur Stethurst, une légère voiture américaine, montée par deux hommes. Philip donna l'ordre à Cudd de ralentir afin de la laisser passer devant. La voiture américaine filait vite. Elle eut tôt fait de laisser la Napier derrière elle et de disparaître dans un nuage de poussière.

— Je serais bien étonné si cette auto... mais non, nous ne devons pas supposer que tous les véhicules que nous rencontrons transportent des espions ou des Allemands, observa Thorold.

Il venait de mettre pied à terre, ainsi que Phillip et Cecily, car leur propre voiture venait de stopper près de la fameuse citerne.

Là, comme dans le cottage abandonné, pas la moindre cachette, pas de traces de trésor.

Ils revinrent donc, un peu déçus, prendre place dans la Napier que Cudd gardait sur la route.

Pendant leur courte absence, le brave chauffeur avait été le héros d'une singulière aventure qu'il s'empressa de raconter à son patron.

— Vous savez, m'sieur, cette voiture américaine ! Eh bien, elle est revenue. Dame ! elle marchait beaucoup plus lentement qu'à l'aller. En arrivant sur moi, elle a encore ralenti. Moi, je me suis dit : voilà une voiture qui ne me dit rien qui vaille, et ceux qui sont dedans encore moins ! Aussi quand ils sont arrivés près de moi, j'ai sorti mon revolver. Alors, ils ont hésité... et puis... et puis ils ont pris la fuite. Et voilà, m'sieur.

— Et vous ne les avez pas revus ?

— Non, m'sieur Philip.

— Evidemment, ils nous guettaient et cherchent à nous rouler, observa le chimiste. Mais tant que nous serons dans ce carré de cinq milles, ils n'oseront point faire de tapage de peur d'attirer des témoins gênants. Demeurer en alerte et se tenir prêts à agir si nous leur donnons des craintes trop vives, telle est certainement leur tactique.

— Aussi, est-il indispensable que nous restions de notre côté sur le qui vive !

Mais, fait bizarre, les quatre Anglais ne revirent point d'Allemand de toute la journée.

Pas d'Allemands ! Cela n'allait pas sans les inquiéter. Le soir, autour de la table de thé, ils discoururent sur ce sujet, ou plutôt Philip et Thorold discoururent à ce sujet, car Cecily, trouvant sans doute que la conversation des deux hommes manquait d'intérêt, s'était absorbée dans l'étude d'une carte à grande échelle qu'elle avait déployée devant elle.

— Il me semble, dit-elle, soudain, que nous avons dépassé tantôt le point où les Allemands avaient besoin de nous surveiller, le point où nous avons quelque chance de rencontrer la cachette.

Les deux hommes s'étaient tus. Ils fixèrent l'infirmière avec intention. Philip lui dit : Poursuivez, ma chère amie.

— Regardez la carte ! Regardez la carte ! Où avons-nous rencontré les espions, où avons-nous suspecté leur présence ? Le motocycliste flanait là, à cet endroit où se coupent les routes

(1) La première partie de ce roman a paru dans le n° 179.

de Darlincove et de Stethunt. Où Cudd a-t-il cru voir un homme dans la haie? Ici, à la bifurcation de la route de Darlincove et de celle de Little-Munden à Stethunt. Enfin, où avons-nous été dépassés par la voiture américaine? A ce point précis. Rejoignez ces trois points par des lignes et vous dessinerez ainsi un triangle irrégulier. A chaque angle de ce triangle, nous avons trouvé une ou plusieurs sentinelles. A chaque angle, vous saisissez bien, et pas ailleurs, pourquoi?

— Sapri ti! murmura Phillip, Cécily vous êtes, vous êtes... mais continuez, je vous prie.

— Comme tout devient clair maintenant, ajouta l'infirmière. S'il y a une sentinelle à chaque angle du triangle, c'est que la région enfermée dans ce triangle constitue le territoire qui vous est interdit, celui qui infailliblement contient la cachette. Ne m'interrompez pas, mon cher Phillip! Au cours de notre excursion, nous avons relevé un petit groupe d'arbres que nous avons désigné sous la rubrique : n° 14. Phillip, qu'y-a-t-il de particulier relativement à ce point n° 14?

Phillip feuilleta ses notes.

— N° 14, dit-il, terrain solide, bizarrement situé au milieu de marécages. Dépression au centre. Propice. Très écarté. Invisible. Un petit bouquet de bois, des ormes notamment.

— Des ormes! Des ormes! répéta Cécily, devenue songeuse. Puis soudain elle s'écria : Oh! Phillip!

L'officier regarda la jeune fille d'un air ahuri, poussa des petits cris inarticulés, et finalement se tourna brusquement vers Thorold.

— Jimmy, pour l'amour de Dieu, le papier de Brandt, murmura-t-il.

Le chimiste lui remit le précieux document. Il lut d'une voix fébrile.

* En cas de besoin si un duplicata des plans est nécessaire, écrire à G. B. de Rotterdam. Insérer dans la lettre une phrase relative au vent qui souffle dans les branches des ormes. »

— Les branches d'un orme, nom d'une pipe en érable, Jimmy, Cécily a découvert l'endroit où est caché le trésor.

Thorold et Phillip se pressèrent autour de Cécily et la félicitèrent de sa perspicacité. Ils étaient si heureux de sa trouvaille qu'ils en oubliaient le thé fumant sur la table. L'infirmière, elle, pareille en cela d'ailleurs à tous les gens désireux de mettre en valeur les services qu'ils ont rendus, commença par déprécier sa propre victoire.

— Soyez moins enthousiastes, mes amis! dit-elle. Ne triomphez pas si vite! Les Boches ne sont pas encore battus. Sans doute j'ai découvert l'endroit précis où gît la cachette, mais nous ne tenons pas pour cela le trésor qu'elle contient. Nos ennemis feront tout pour la sauvegarder. Et quand nous arriverons sous les ormes pour la leur ravir, sans doute seront-ils là pour nous en empêcher.

— Grâce à vous, ma très chère, nous avons à portée de la main un trésor d'un demi-million de livres; voilà la seule chose qui m'intéresse pour l'instant, s'écria le chimiste. D'ailleurs, si nous voulons que ce trésor soit à nous, prenons toutes nos dispositions pour arriver les premiers à la cachette. Cela nous est facile maintenant puisque nous savons qu'elle est située près des ormes. Où exactement? nous ne tarderons pas à le savoir: une telle quantité d'or, d'argent et d'objets précieux ne se dissimule pas comme un simple caillou.

— A mon avis, intervint Phillip, l'observation de Cécily ne manque pas de justesse. Nous ferions bien d'y réfléchir tout en prenant notre thé.

— Oh! je me sens totalement incapable, observa Thorold, totalement incapable de grignoter du pain ou des gâteaux et de boire une tasse de thé, à l'heure actuelle. Marcher, agir, c'est là tout ce dont j'ai besoin.

— Vous marcherez et vous agirez d'autant mieux que vous vous serez plus confortablement restaurés. Croyez-moi, un peu de repos vous est nécessaire. On ne se bat bien qu'après avoir bien mangé et bien dormi.

Et Phillip commanda un menu des plus substantiels. Quand il fut servi, le chimiste ne put s'empêcher de dire :

— Mon cher ami, cette montagne d'aliments me fait songer aux repas de funérailles.

— Si vous voulez, répartit le facétieux jeune officier, mais à condition que ce soient les funérailles des Boches.

— Je vois que votre intention est de nous mettre en forme pour une action immédiate.

— Parfaitement!

— J'en suis ravi. Personnellement je préférerais partir tout de suite, mais, pour vous être agréable, j'admets le repas préalable. Nous partirons après.

— Il n'y a aucune raison pour qu'il en soit autrement.

— Donc, vous n'êtes pas d'avis d'attendre la nuit pour commencer les opérations d'attaque.

— La lumière est notre alliée. Ne négligeons pas d'utiliser son concours. Nos bandits ne peuvent, en effet, opérer qu'à la faveur de la nuit; les entreprises à la lumière crue du jour ne sont pas leur affaire. Nous avons encore quatre heures de jour devant nous, employons-les au mieux. Si pendant cet espace de temps nous réussissons à découvrir la cachette et à nous assurer qu'elle contient le trésor, nous pourrions alors nous aboucher avec le quartier général, lui demander du secours et jeter l'armée dans les jambes des espions si ceux-ci nous attaquent après la chute des ténébres.

— Etablissons donc notre plan d'opération!

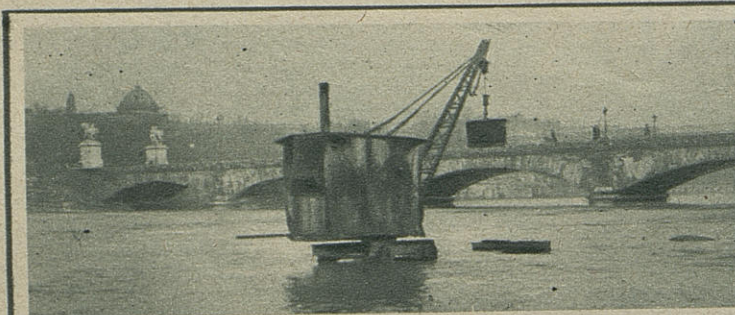
— Allons-y!

Phillip déploya sa carte et, montrant le triangle formé par les routes qu'ils avaient explorées le matin, ainsi que l'endroit désigné par ces mots : *point possible n° 14*.

— Ces Allemands, dit-il, travaillent pour nous. Fort probablement, comme Cécily le suggérait tout à l'heure, ils ne gardent que les trois angles de ce triangle. D'où je conclus que nous ne risquons pas d'être vus si nous évitons de passer à ces endroits précis. Ainsi ferons-nous.

(A suivre.)

LA NOUVELLE CRUE DE LA SEINE



LES BERGES SUBMERGEES AU PONT D'ÏENA



AU PONT DE JAVEL LE LARGE LIT DU FLEUVE



QUAI DE PASSY



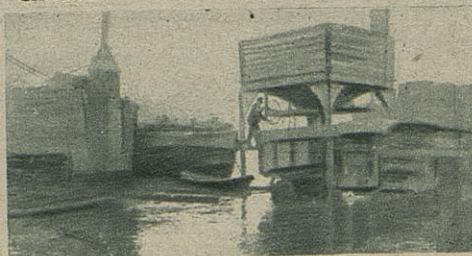
SABLES ET GRAVATS AU PONT DE L'ALMA



L'ENLEVEMENT DU CHARBON



DANS LE PORT AUX CHARBONS DU QUAI D'ORSAY, ON ENLÈVE NATIVEMENT LA HOUILLE QUI RISQUE D'ÊTRE ENTRAÎNÉE PAR LES FLOTS



A l'heure où nous mettons sous presse, la Seine monte toujours d'une façon inquiétante et tout fait redouter de graves conséquences. Dans toute la traversée de Paris les quais sont complètement submergés, des péniches, comme celle des Bains

de la Samaritaine, ont été enlevées par suite de la violence du courant. Ce n'est pas encore la terrible inondation de Janvier 1910, qui fit tant de ravages, mais le manque de moyens de protection laisse envisager de nouvelles catastrophes.

L'AVIATION FUTURE (1)

Le déficit sera appelé à décroître à mesure que les itinéraires prendront de l'extension et que l'exploitation comprendra des villes qui n'ont pas de communications directes avec l'un des Terminus.

Un service entre New-York et Chicago fut accompli en 14 heures par l'aviateur Gardner qui fit trois escales.

Le mois de juillet dénotait déjà un progrès sensible sur juin :

10 appareils couvrirent 23 493 km. 600 en 188 heures 53 de vol.

145 hectolitres 95 d'essence furent brûlés, soit 1 litre par 1 kil. 609.

Prix du kilomètre : 2 fr. 217.

TABLEAU DES RECETTES ET DÉPENSES :

23 493 km. 600 à 2 fr. 217 le km	52 101,15
694 kil. 904 de lettres à 16 cents (0 fr. 83) par once (28 gr. 33).....	19 686,30
Pertes pour juillet 1918 :	32 414,85

Soit une diminution de déficit de 6 082 fr. sur le premier mois.

L'ennemi ne restait pas inactif bien entendu. L'Autriche fit des essais. Là aussi des fêtes se déroulèrent, des notables se dérangèrent, la noblesse accourut... et les pilotes se tuèrent ! Après un assez grand nombre de morts, le service cessa. Les postulants à la « bonne combinaison » préférèrent aller mourir glorieusement sur le front italien.

Les Allemands établirent surtout des trajets comme s'ils devaient gagner la guerre. Il est intéressant de les rappeler. On verra que si les alliés leur ont laissé des avions pouvant réaliser ces voyages, ils leur ont pris quelques stations intéressantes. Ce projet a paru, le 19 juin 1917, dans le *Tägliche Rundschau* :

« Le conseil s'est occupé dans une de ses dernières séances, du nouveau projet de services aériens. Les représentants de l'Allemagne du Sud, surtout la Bavière, appuyèrent dès l'abord sur la nécessité de donner à l'Etat la direction de ce service aérien ou tout au moins de fournir une entreprise à exploitation mixte. Les points de vue politique, financier, exploitation technique, et militaire s'opposaient à la remise de ce service dans l'avenir à un capital privé. Le projet technique porte le nom de « *Internationalem Luftverkehrs akhiengesellschaft (Ilag)* ».

« Trois capitales forment les bases des services aériens de l'Europe centrale.

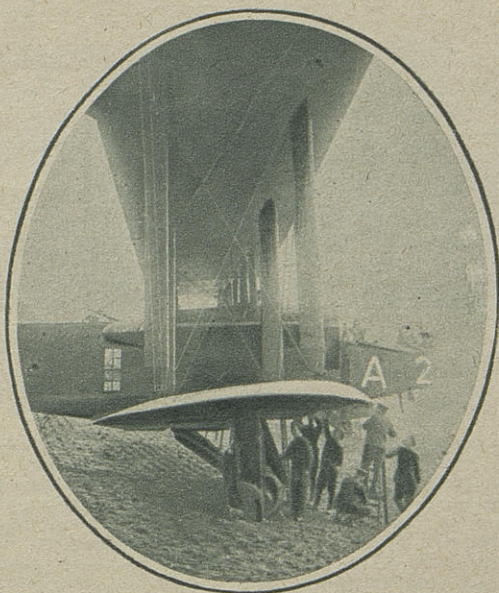
Ligne principale A : Hambourg, Berlin, Vienne, Pest, Constantinople ; *B* : Strasbourg, Karlsruhe, Stuttgart, Munich, Vienne, Pest, Constantinople ; *C* : Berlin, Dresde, Prague, Vienne, Pest, Constantinople.

« Ces lignes principales portent dans les centres d'aviation les plus importants, des points de départ de ramifications de lignes à l'intérieur de l'Allemagne et de l'Autriche.

Ligne secondaire : *A* : Berlin, Leipzig, Plauen, Nuremberg, Munich, Zurich ; *B* : Berlin, Halle, Erfurt, Francfort, Wiesbaden, Trier, Bielefeld, Dortmund, Dusseldorf ; *D* : Berlin, Stettin, Danzig, Königsberg, Tilsitt, Memel ; *E* : Berlin, Francfort, Posen, Thorn, Allenstein, Insterburg, Tilsitt, Memel.

Ligne de côté : Dusseldorf, Osnabrück, Brême, Hamburg, Kiel, Lubeck, Schwerin, Rostock, Stralsund, Swinemünde, Danzig, Elbing, Königsberg, Tilsitt, Memel.

Ligne d'arrivée : *A* : Fiume, Zegreb, Pest-est ; *B* : Brasco, Pest-est ; *C* : Czernowitz, Lemberg, Kassa, Pest-est ; *D* : Pola, Trieste, Graz, Vienne ; *E* : Czernowitz, Lemberg, Przemysl, Cracovie, Oderberg, Brum, Vienne ; *F* : Zurich, Innsbruck, Salzburg, Vienne ; *G* : Dusseldorf, Cologne, Francfort, Wirzburg, Nuremberg, Regensburg, Passau, Linz, Vienne ; *H* : Varsovie, Lodz, Breslau.



UN DES APPAREILS GÉANTS DONT LES ANGLAIS SE SERVENT POUR LEURS RAIDIS AVEC VOYAGEURS PARIS LONDRES

Enfin les lignes transversales :

Ligne A : Dresde, Leipzig, Halle, Magdebourg, Hanovre, Brême, Oldenburg, Wilhelmshafen ; *B* : Dresde, Chemnitz, Plauen, Nuremberg ; *C* : Hamburg, Hanovre, Cassel, Francfort, Mannheim, Karlsruhe, Strasbourg, Mulhouse. *Ligne circulaire* : Mulhouse, Luxembourg, Aix-la-Chapelle, Wilhelmshafen, Kiel, Stralsund, Dantzig, Memel, Cracovie, Czernowitz, Brasco, Fumée, Trieste, Innsbruck, Zurich, Mulhouse.

« La distance d'aérodrome à aérodrome sera de 250 kilomètres. »

Que nous voilà loin du pauvre petit trajet Paris-Saint-Nazaire. Oui, nous pouvons le tenter et nous pouvons même y ajouter pas mal de têtes de lignes que l'Allemand pensait conserver.



Pour d'aussi colossaux projets il fallait bien entendu des appareils adéquats. Ainsi naquirent les avions géants qui servirent peu pour les besoins du front, mais qui devaient surtout être mis au point pour leur utilisation dans le transport aérien dès la signature de la paix.

Ces précisions historiques nous fournissent-elles les éléments nécessaires pour découvrir ce que sera l'aviation future ? Je ne le crois pas.

Jusqu'ici il s'est agi surtout de service postal. Je ne suppose pas que ce soit l'emploi le plus précieux de l'avion.

L'aviation sera d'abord militaire. Il est certain que les cinquièmes armes actuelles ne seront pas abandonnées. Elles auront des effectifs moins importants, certes, mais il faut espérer que les dirigeants, maintenant qu'ils savent, chercheront à perfectionner sans cesse les modèles. Il est en outre, de toute nécessité, que les usines qui n'ont pas économisé leur peine pendant la guerre continuent à avoir un client sérieux en la personne de l'Etat.

Elle sera ensuite sportive. De même que les courses cyclistes et automobilistes ont provoqué un progrès constant dans l'industrie grâce à la concurrence et à l'émulation, les courses d'aviation permettront de réaliser des types d'avions et de moteurs de plus en plus remarquables, selon les données proposées aux constructeurs. D'autre part, il ne faut pas oublier que les aviateurs qui ont risqué leur vie pour la Patrie ont droit à la gagner après les hostilités. Il est donc indispensable de leur procurer ainsi des situations. Et les ouvriers qui se sont spécialisés dans la fabrication des avions doivent également conserver leur métier. Mais il ne s'agira plus de meetings acrobatiques. Nous aurons des aérodromes fonctionnant comme les vélodromes : courses d'une heure, de 200 kilomètres, de six heures, de pressés, Bol d'Or sur 24 heures et, qui sait, de six jours, par équipes de deux pilotes se relayant. Nous aurons également des courses de ville à ville en circuit, tels que le tour de France cycliste, le grand prix de l'Automobile-Club. Des épreuves seront réservées aux officiers comme sur les hippodromes. Et ces organisations n'empêcheront pas d'ailleurs les tentatives de record, de hauteur, vitesse, poids emporté, etc...



Le côté sportif donnera naissance à l'aviation de tourisme. La guerre a prouvé que n'importe qui est apte à piloter. Il en est pour l'avion comme pour l'automobile. On créera des types d'appareils commodes, confortables, n'allant pas à des vitesses exagérées, qui permettront à leur propriétaire d'aller de Paris, passer leur dimanche à Nice, comme jadis à Deauville.

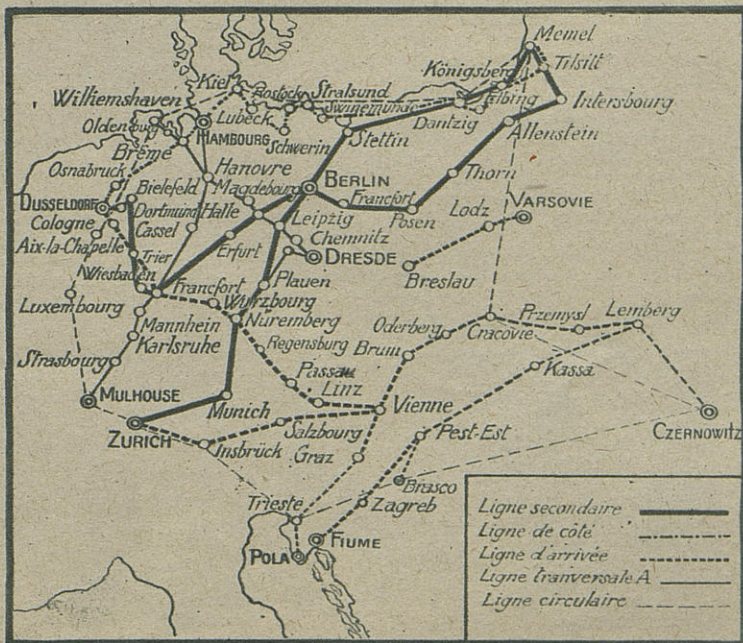
Les aérobuses seront réservés aux transports des voyageurs : d'ici peu, nulle distance ne sera un obstacle et le poids emporté deviendra de plus en plus considérable. On pourra entreprendre des randonnées de 4 et 5 000 kilomètres d'une façon commode et normale et la traversée de l'Atlantique sera un voyage classique.

Le plus long, le plus compliqué — parce que besogne d'organisation et de bureaux — sera l'établissement de champs d'atterrissage. Et soyez certains qu'un jour prochain viendra où, sur les grands immeubles, seront installés des hangars et des pistes et où tout avion, sauf les bolides aériens, pourra poser ses ailes.

Au début de l'aviation, on y avait pensé, mais les propriétaires qui avaient voulu faire preuve de modernisme en la circonstance avaient presque tous oublié de supprimer les cheminées ! A terre, des inscriptions nettes et claires ; la nuit, des flèches lumineuses devront jouer vis-à-vis du voyageur aérien le rôle des gares et des bornes kilométriques.

Pour les explorateurs, l'avion sera un auxiliaire efficace. Les chasseurs de gros gibiers pourront arracher aux mystères de la jungle ses derniers secrets.

JACQUES MORTANE
(A suivre.)



CARTÉ DE QUELQUES-UNS DES ITINÉRAIRES SUR LESQUELS LES ALLEMANDS COMPTAIENT INSTALLER DES SERVICES AÉRIENS RÉGULIERS

(1) Voir le commencement de cet article dans le numéro 193.

Les échos de J'ai vu...

LES FAUX BIBELOTS

La « Renaissance » prétend qu'il y en a ! Et elle offre cette preuve : Un amateur achète, chez un marchand — lequel est une marchande — qui nous saura certainement gré de ne point le nommer, une commode qu'il paie 25 000 francs. Quand la commode est en place, on s'avise que les bronzes sont douteux et un expert arrive qui les déclare faux.

Le marchand — qui est une marchande — reprend la commode et rend les 25 000 francs. C'est très bien.

A quelque temps de là, l'acquéreur remboursé va chez un de ses amis, lequel vient d'acheter une commode extraordinaire, avec des bronzes merveilleux : une pièce unique !

Horreur ! notre homme stupéfait retrouve chez son ami la commode aux bronzes faux. Et cette fois, elle avait été payée non plus 25 000 francs, mais 45 000 francs !

SERA-CE UN GRAND ARTISTE ?

Un jeune prodige semble naître à l'horizon artistique de l'Italie. Il s'agit d'un enfant, actuellement âgé de treize ans, et qui, dès l'âge de trois ans, manifesta pour le dessin d'extraordinaires facilités. Comme on lui demandait, à cet âge tendre, de dessiner un cheval, il répliqua : « Quel genre de cheval ? Un cheval antique, un cheval de race, ou un cheval d'ombre ? Et il figura les trois d'une façon remarquable.

Fils d'un sculpteur de Carrare, le jeune Romano Dazzi, s'intéresse en ce moment uniquement aux soldats dans l'action. N'ayant jamais été au front, il s'inspire des scènes qu'il a vues au cinéma et ses dessins ont une vie extraordinaire.

Quoique les enfants prodiges déçoivent bien souvent les espérances de leur entourage, espérons que celui-ci démentira les prévisions pessimistes.

LA VALEUR NUTRITIVE DU RIZ

Le riz n'a jamais été apprécié comme nourriture dans nos pays, cependant c'est la nourriture principale, presque la seule, de plus d'êtres humains que de ceux qui se nourrissent d'autres céréales. Les médecins nous enseignent que le riz est presque un aliment complet et de valeur nutritive égale, à poids égaux, au froment. Les Japonais ne mangent guère que du riz. C'est avec des rations de riz qu'ils furent vainqueurs des Russes, et ils se créent en ce moment une position inattaquable dans le monde commercial et industriel avec un régime de riz. Un coolie chinois, dans le courant d'une journée, dépense autant de force physique que trois ouvriers des docks en Angleterre pendant le même temps, et cela uniquement avec un régime quotidien de trois quarts de livre environ de riz avec environ 50 grammes de lard et très peu de légumes.

LA BIBLIOTHÈQUE SAINTE-SOPHIE A CONSTANTINOÛPLE

Cette bibliothèque est unique au monde, non par le nombre des volumes qu'elle contient, mais par leur originalité. Ils sont là 2 000, empilés comme des marchandises sur des étagères, protégés par un treillage de fil de fer, dans une petite salle attenante à la mosquée Sainte-Sophie. Ces deux mille volumes sont tous des manuscrits. Une dizaine des plus rares sont enfermés dans un bahut ancien — il a plus de deux mille ans, qui est lui-même, paraît-il, une merveille d'un prix inestimable. Chacun



Les prisonniers de guerre de l'arrondissement de Charentes, retour de captivité. M. Armand Gilles, directeur de l'Amé gauloise, a organisé à leur profit, une matinée dont le succès fut très vif.

de ces volumes a plus de trois mille ans et vaut au moins 50 000 francs. Un certain nombre sont écrits de la main même de leurs auteurs dans la langue primitive du Turkestan. On a signalé, entre autres, un spécimen de calligraphie relié en or qui serait un poème tartare, appelé *Divan*, écrit en 911 par Hussein Biscara. Le texte est en langue persane et chaque page est enluminée de mosaïque de 50 centimètres de largeur (le format est de 2^m x 3^m,50) faites de feuilles d'or et de papiers aux couleurs vives, découpées.

On signale encore, dans cette bibliothèque, l'existence de deux volumes en sanscrit et d'un autre volume appelé *Nargai* qui contient les observations de Mahomet le Champion (1403-1421) et dont chaque feuille de parchemin est d'une teinte différente ; chaque page est ornée de réseaux d'or et de dessins remarquables.

Mais le plus intéressant de tous est un immense in-folio de 5 mètres sur 3^m,75, en velin, et couvert, dit-on de la plus belle écriture que l'on puisse imaginer. C'est la copie d'un ouvrage connu sous le nom de *Canon de la médecine*, traité de botanique et de médecine d'Avicenne (980-1037) célèbre médecin arabe. L'ouvrage est de 300 pages : chaque page est ornée d'un croquis à l'encre représentant une plante ou un animal, peints dans leurs couleurs naturelles. Cette copie date de l'année 1220 ; c'est la plus ancienne et la plus merveilleuse de toutes celles que possèdent les bibliothèques de l'Europe.

DE L'OR

Aurons-nous de l'or dans les temps qui viennent ? Le professeur William Frecheville, de l'École royale anglaise des mines, donne des détails sur la production d'une des principales mines d'or, celle du Rand. En 1919, il y aura dans l'extraction une réduction de un million de tonnes, qui, évaluée à la valeur moyenne de 27 shellings par tonne, porteront à 1 350 000 livres la diminution de la valeur de la production.

En 1920, cette réduction atteindra le chiffre de 3 millions de tonnes ; mais, pour les sept années suivantes, les pertes et les gains se neutralise-

ront à peu près exactement, en raison du fait que les nouvelles mines de l'extrême-est du Rand entreront successivement dans la période de production. Ensuite une nouvelle réduction de l'extraction est prévue. Cependant, elle sera certainement contrebalancée par la valeur supérieure des minerais de l'extrême-est du Rand ; d'autre part, on ignore actuellement jusqu'où peuvent s'étendre les filons de l'extrême-est du Rand, dont l'étendue reconnue augmente de jour en jour, de sorte que la baisse de la production pourra être compensée par ces facteurs favorables. Espérons que chacun aura un peu de cet or.

LES RATS DE LA MAZARINE

Certes la guerre en avait chassé beaucoup, mais malgré tout il en restait toujours une notable quantité. C'est, qu'en général, chercheurs et curieux ont passé l'âge d'être dans les tranchées et c'est la raison pour laquelle, malgré les événements, ils étaient toujours assidus à la Bibliothèque Nationale.

La statistique pour les quatre années de guerre s'établit ainsi en tenant compte que, pour 1914, les chiffres comportent naturellement ceux des sept mois qui ont précédé l'ouverture des hostilités.

Salle publique de lecture.

1914 :	29 855 lecteurs	33 640 volumes communiqués.
1915 :	24 895 lecteurs	30 842 vol. communiqués.
1916 :	21 825 lecteurs	27 884 vol. communiqués.
1917 :	22 824 lecteurs	27 708 vol. communiqués.

Salle de travail.

1914 :	143 982 lecteurs	392 519 vol. communiqués.
1915 :	113 118 lecteurs	262 484 vol. communiqués.
1916 :	111 268 lecteurs	254 417 vol. communiqués.
1917 :	101 268 lecteurs	251 447 vol. communiqués.

Cette année, il est probable que la grosse Bertha aura mis quelque désarroi parmi les habitants du Temple de la lecture. Mais, maintenant les « abonnés » ont retrouvé certainement le chemin de la Mazarine.



LE GÉNÉRAL PERSHING EN FAMILLE. — Sur ce document, qui date d'il y a vingt-cinq ans environ, le chef de l'armée américaine en France est représenté avec son père, sa mère, trois de ses sœurs et ses deux frères.

LA BAGUE DE JULES FAVRE

Voici peut-être l'ère des traités. A ce propos rappelons ici ce que racontent les partisans de Naundorff. Au moment où les plénipotentiaires français et allemands signaient le traité de Francfort en 1871, et y apposaient les cachets à leurs armes. Jules Favre s'aperçut qu'il n'avait au doigt qu'une bague aux armes de France que lui avait donnée Naundorff pour le remercier de l'avoir défendu. Le représentant de la République française se servit de ce bijou et mit ainsi sur le traité le sceau de la monarchie.

Maintenant pour vérifier l'assertion des Naundorffistes, il suffit de voir le document original aux Archives.

DÉFINITION

Nous recevons d'un de nos lecteurs, philologue russe, cette contribution à la définition du mot bolchevick :

« Boïche », c'est exactement « plus », et « menche » se traduit par « moins ». Les substantifs « bolchevik » et « menchevik » signifient donc au sens exact des mots : « l'homme qui est pour « plus » ou pour « moins », qui désire « plus » ou « moins ».

Dans l'histoire du socialisme russe ces noms ont reçu une signification conventionnelle. La désignation des bolcheviks était attribuée aux partisans du programme socialiste maximum (la révolution sociale immédiate et catastrophique, la dictature du prolétariat). Tandis que les mencheviks (comme Plekhanov) se contentaient pour le moment du programme minimum (la lutte parlementaire, les réformes politiques et sociales).

Il serait inexact de traduire « bolcheviks » — majoritaires et « mencheviks » — minoritaires, quoiqu'il y ait une certaine coïncidence.

LA DERNIÈRE PROPHÉTIE

Les prophètes sont ingénieux. Les uns vaticinent sur la façon dont s'entremêlent des épingles ; les autres lisent à livre ouvert dans le marc de café. Il en est aussi qui travaillent sur les nombres.

Nous avons rencontré un de ces derniers qui fait preuve, à tout le moins, d'une remarquable ingéniosité. Appliquant son génie à l'horoscope simplifié des chefs d'État de l'Entente, il prend le millésime de leur naissance, celui de leur année d'élection ou d'avènement, le nombre d'ans qu'ils ont régné ou présidé et le chiffre de leur âge, il additionne ces quatre nombres et il obtient invariablement ce total : 3836.

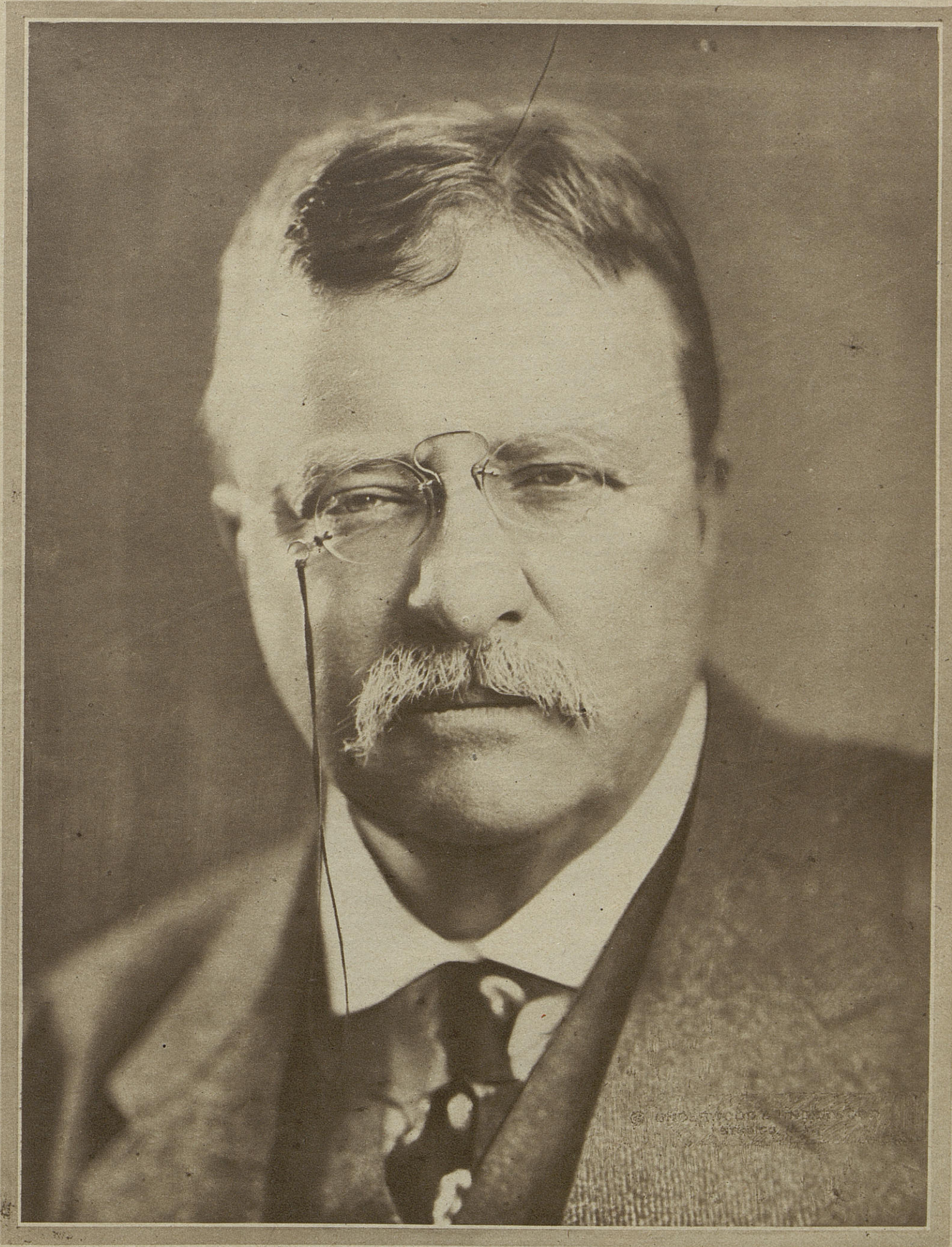
Par exemple, le président Wilson est né en 1856, fut élu en 1912, a présidé 6 ans et il est âgé de 62 ans. J'additionne : total : 3836. Président Poincaré : 1860 + 1913 + 5 + 58 = 3836. Roi d'Italie : 1867 + 1900 + 18 + 51 = 3836. Il en sera de même pour les souverains de Serbie, d'Angleterre, de Belgique, l'empereur du Japon et l'ex-tzar de Russie. Les quatre nombres additionnés donnent toujours au total 3836.

Alors, quoi ? direz-vous. Vous ne voyez donc pas ? Il faut que je vous aide : divisez 3836 par 2 : quel est le résultat de l'opération ? 1918 ! C'est bien cela, donc, affirme notre prophète, c'est cette année que la guerre devait finir.

Évidemment ! Éh... Mais pourquoi divise-t-il par deux ? Cela me paraît tout à fait arbitraire. Il est vrai que, si nous nous en tenions à ce chiffre invariable de 3836, nous aurions encore dix-neuf cent dix-huit ans de guerre devant nous ! Il a raison, ce prophète fantaisiste ; il vaut mieux diviser par deux.

J'ai vu.

UN GRAND AMI DE LA FRANCE : TH. ROOSEVELT, EST MORT



Roosevelt qui durant sept années fut Président de la République des Etats-Unis, est mort à New-York le 6 janvier à l'âge de soixante ans. Durant son mandat qui dura de 1901 à 1908, le Président Roosevelt qui s'était illustré à Cuba à la tête de ses Rough Riders, joua un rôle important dans la politique mondiale : il se fit l'arbitre du conflit russo-japonais et fit signer le traité de Portsmouth. Cette inter-

vention lui valut en 1906 le prix Nobel pour la paix dont il devait distribuer intégralement, ces temps derniers, le montant à des œuvres de guerre. Les premiers jours de l'agression allemande, Roosevelt se déclara ouvertement pour l'Entente et pour l'intervention américaine. Il envoya sur le front français trois de ses fils. L'un, l'aviateur Quentin, tomba glorieusement le 14 Juillet 1918 dans un combat aérien.

LA NOUVELLE RICHE

Mme Muffereau (Clémentine) est dans le salon en train de parcourir un journal. M. Muffereau somnole. Entre la domestique.

LE DOMESTIQUE. — Madame la marquise d'Argentan fait demander si madame peut la recevoir.

CLÉMENTINE. — La marquise... Faites-la attendre. C'est justice ! Je sonnerai.

LE DOMESTIQUE. — Bien, madame.

(Il sort.)

CLÉMENTINE. — Tu as entendu ?

MUFFEREAU. — Oui ! Tu la connais ?

CLÉMENTINE. — Pas encore... mais tu vois, elle vient... je te dis que tout le monde viendra.

MUFFEREAU. — Qu'est-ce qu'elle peut bien vouloir ?

CLÉMENTINE. — Est-ce qu'on sait... (Elle réfléchit.) Tu restes là ?

MUFFEREAU. — Je ne vais pas me cacher dans une armoire parce que tu reçois une marquise.

CLÉMENTINE. — Crois-tu qu'on l'a fait attendre assez longtemps ?

MUFFEREAU. — Je ne l'aurais pas fait attendre du tout.

CLÉMENTINE. — Oui, mais toi, tu ne sais pas recevoir.

MUFFEREAU. — Fais la donc entrer.

CLÉMENTINE. — Paut faire attendre au moins trois minutes ; tire ta montre.

MUFFEREAU. — Saleté de chronomètre, il est encore arrêté...

CLÉMENTINE. — Cela doit faire à peu près le temps. (Elle va vers la sonnette.) Compte jusqu'à trente.

MUFFEREAU. — Pourquoi faire ?

CLÉMENTINE. — Pour faire une demi-minute.

MUFFEREAU. — Va donc ! Sonne donc ! (Elle sonne.)

CLÉMENTINE. — Tu le croiras si tu veux, j'ai le cœur qui bat... Et surtout méfie-toi : vous tout le temps.

(Le domestique fait entrer la marquise respectueusement. C'est une dame de cinquante ans passés, en noir, très simple, très correcte.)

LA MARQUISE, saluant. — Madame... Monsieur... Votre mari, sans doute.

CLÉMENTINE. — Parfaitement, madame la marquise... Asseyez-vous donc, marquise... Voulez-vous donner un coussin pour les pieds...

MUFFEREAU, cherchant. — Quel coussin ?

CLÉMENTINE. — N'importe lequel. (Elle prend celui du fauteuil.)

LA MARQUISE. — Ne vous donnez pas la peine.

MUFFEREAU, à mi-voix. — Tout à l'heure, il ne fallait pas que je...

CLÉMENTINE. — Taisez-vous donc. (Haut.) Et alors, madame la marquise, quel bon vent... quel honneur me vaut...

LA MARQUISE, souriant. — Madame, et vous aussi monsieur, la démarche que je fais va vous sembler peut-être un peu... un peu hardie.

CLÉMENTINE. — Pas du tout, pas du tout... madame la marquise.

LA MARQUISE. — Mais on m'a parlé de vous, on m'a dit que votre nouvelle situation vous permettait... Oh ! ne craignez rien, je ne viens pas vous proposer des billets de loterie... Non, il s'agit de tout autre chose ; on m'a dit que vous aviez le projet d'acheter une propriété.

CLÉMENTINE. — Un château, madame la marquise, un château.

LA MARQUISE. — Justement ! Et si la guerre a été favorable à certaines personnes, par contre, d'autres ont vu leur fortune déjà fort entamée, tomber complètement. C'est mon cas. Mon mari — Dieu ait son âme ! — n'a pas toujours été très raisonnable. Mes enfants ont fini l'ouvrage commencé par le père...

MUFFEREAU. — Ça arrive souvent ces choses-là.

LA MARQUISE. — Mais à quoi bon vous donner les détails de tous mes petits ennuis il me reste tout juste mon château d'Erquilly et le domaine qui l'entoure ; le revenu me

permettait de vivre. A l'heure actuelle, après bien des hésitations, j'ai désiré vendre le château... et le domaine.

CLÉMENTINE. — Oui... il ne vous rapporte plus rien ; vous préférez vous en débarrasser.

LA MARQUISE. — « Je préfère » est une façon de parler. Je suis obligée de le vendre, parce que j'ai pris des engagements en mon nom, au nom des miens, des engagements que je veux tenir. Mais, je vous le répète, je ne veux pas vous importuner de mes histoires personnelles. Je pourrai vendre mon château aux enchères.

MUFFEREAU. — Les enchères, par le temps qui court...

LA MARQUISE. — Sans doute, mais une autre chose me retient ; la publicité qui est nécessaire autour d'une vente, le besoin de faire connaître à tout le monde que je vends, cela me gêne, je l'avoue ; cela ne fait qu'augmenter la douleur que j'ai d'en être réduite là. On m'a parlé de vous et c'est pourquoi je fais cette démarche ; êtes-vous susceptible d'acheter le château d'Erquilly.

CLÉMENTINE. — Au moins est-il historique, votre château ?

LA MARQUISE. — Mon Dieu, oui, madame, si vous entendez par historique qu'il a été bâti sous François I^{er} et que depuis ce temps ma famille l'a toujours habité. La Providence n'a pas voulu que mes parents aient un fils, et comme fille aînée, c'est mon douaire.

CLÉMENTINE. — Vous êtes douairière ! C'est un château de douairière ! Vous entendez, Eugène, un douaire ! Je ne sais pas au juste ce que c'est mais ça doit être très bien.

MUFFEREAU. — Le domaine a combien d'hectares ?

LA MARQUISE. — Sept cents, dont deux cents entourés de murs.

MUFFEREAU. — Les murs, ça coûte bigrement cher d'entretien !

LA MARQUISE. — Je sais, monsieur, que vous n'avez pas besoin de compter.

CLÉMENTINE. — Non... mais, n'est-ce pas, une affaire, c'est une affaire. Le château, je ne le connais pas, mais il me plaît déjà : c'est un douaire, c'est tout dire. Il a combien de chambres, votre douaire ?

LA MARQUISE. — Trente deux ! Sept salons, trois salles...

MUFFEREAU. — Ce qui est intéressant, c'est le domaine, les fermes...

CLÉMENTINE, avec autorité. — C'est le château, Trente-deux chambres ! (Elle siffle entre ses dents.) Combien ?

LA MARQUISE. — Le château et le domaine sont estimés à deux millions.

MUFFEREAU. — Madame la marquise, je crois que nous plaisantons... Je vous offre...

CLÉMENTINE. — Taisez-vous, mon cher, vous allez dire une bêtise. Je connais mon mari : pour me faire plaisir, il n'hésiterait pas à vous en donner des argents fous de votre...

machin ; mais moi... je suis raisonnable ; sûrement j'ai envie d'une maison de campagne, je le taquine pour qu'il m'en offre une, et la semaine dernière encore, j'ai découvert à la Varenne une petite villa avec un potager dont je me contenterai très bien. Seulement, n'est-ce pas, nous avons des amis, beaucoup d'amis, des amis qui savent qu'il y a trente-deux chambres et qui se disent : « Tiens, tiens, on ira passer ses vacances dans ce coin-là ! » Alors vous venez avec le sourire, madame la marquise, nous offrir votre pigeonier.

LA MARQUISE. — Madame... je vois que j'ai fait une démarche inutile.

CLÉMENTINE. — Pas du tout. Seulement il faut être raisonnable. Vous n'auriez pas besoin d'argent, je me dirai : « Cette femme-là va s'en aller en claquant la porte. » Mais vous avez besoin d'argent...

LA MARQUISE. — Vous me prenez vraiment...

CLÉMENTINE. — Mais non ! mais non ! (Son mari veut dire un mot.) Oh ! non, toi, je t'en prie, ne t'en mêle pas. Quand je dis que vous avez besoin d'argent, ce n'est pas moi qui l'invente, c'est vous qui nous l'avez avoué, ma petite dame !

LA MARQUISE. — Je n'ai plus qu'à me retirer (Elle se lève.)

CLÉMENTINE. — Asseyez-vous donc. On va commencer à parler sérieusement. Est-ce que vous connaissez dans vos relations beaucoup de gens qui vous offriraient un beau million !

LA MARQUISE, avec hauteur. — La moitié ! Vous plaisantez sans doute, madame.

CLÉMENTINE. — Eugène, passez-moi votre carnet de chèques.

MUFFEREAU. — Je veux dire un mot...

CLÉMENTINE. — Ce n'est pas la peine. (Elle prend le carnet de chèque.) Un million... Topez-là... C'est fait.

LA MARQUISE, se relevant. — Ce n'est pas fait !... Je ne dis pas que deux millions ne soient pas un prix qu'on ne puisse débattre...

CLÉMENTINE. — Vous voyez bien ! Je débats...

LA MARQUISE. — Mais les conditions que vous me proposez sont inacceptables.

CLÉMENTINE. — Ne les acceptez pas, je ne vous force pas. Tenez, Eugène, votre carnet de chèques ! (Elle le lui rend.) Votre dernier prix ?

LA MARQUISE. — Nous ne sommes pas aux Halles, madame. Excusez-moi de vous avoir dérangée. (Elle gagne la porte.)

CLÉMENTINE. — Mais pas du tout, madame la marquise.

MUFFEREAU. — Ecoutez, madame la marquise, moi, je ne suis pas comme ma femme... Si vous avez une proposition à me faire... je l'écoute... je l'écoute. (Silence.) Il faut vous dire que je connais le château... le domaine... on m'en a parlé... et à...

CLÉMENTINE. — Non !... non ! (Très femme du monde.) Mon ami, je ne veux pas que vous me reprochiez de vous avoir fait faire des folies. (Reconduisant.) Madame la marquise...

LA MARQUISE. — Madame... (A Muffereau.) Mon notaire m'a dit que si l'on m'en offrait quinze cent mille francs...

MUFFEREAU. — C'est justement...

CLÉMENTINE. — Mais on ne vous les offre pas, madame la marquise. (La saluant.) Madame la marquise...



Le prince Lvoff, le grand libéral qui fut chef du gouvernement à Pétrograd au lendemain de la chute du Tsar est venu exposer à Paris les aspirations du parti russe que le bolchévisme n'a pas encore gangrené.

ROBERT DIEUDONNÉ.

LA FRANCE BAT LES GALLOIS AU FOOTBALL RUGBY



L'équipe française sélectionnée du 5 janvier qui se fit battre par 6 à 9.



L'équipe galloise qui fut battue le 1^{er} janvier et reprit sa revanche le 5.



Les avants français remontent le terrain en bribblant



Une mêlée près des ovis français : Au premier plan : Chilo et André.



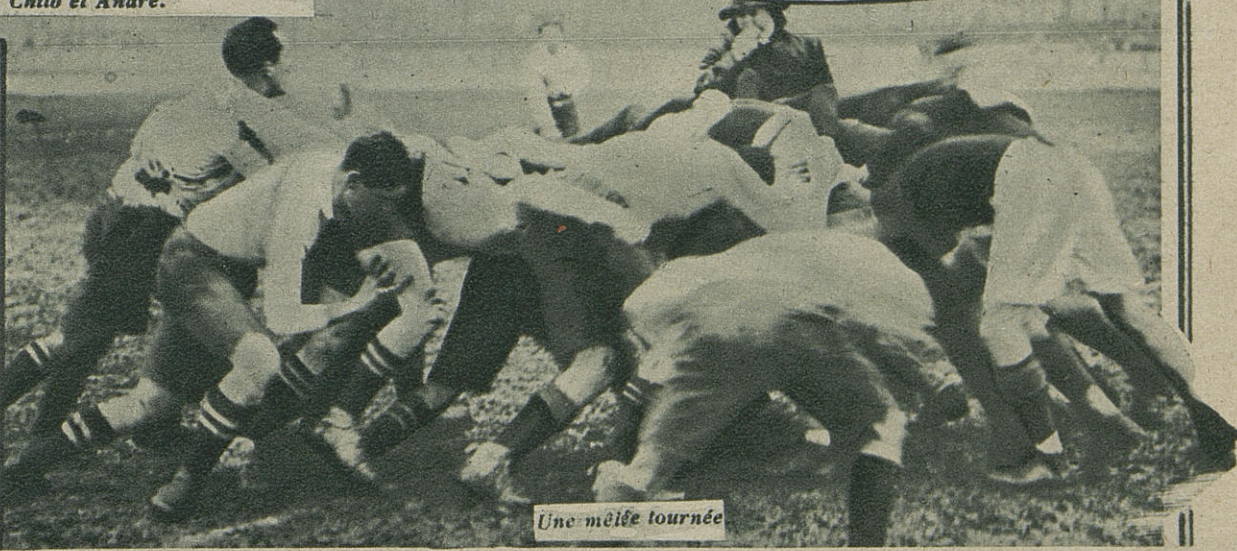
Une sortie de mêlée.



Après un coup franc.



L'arbitre Allan H. Muhr.



Une mêlée tournée

La nouvelle année sportive commence sous d'heureux auspices. L'équipe sélectionnée française a triomphé facilement de l'équipe représentative galloise dont les joueurs sont considérés à juste titre comme les maîtres incontestés du foot-ball rugby : 13 points à 6, tel est le résultat brutal du match disputé le

1^{er} janvier au Parc des Princes. Ce résultat ne donne pas le véritable écart qui sépare les deux équipes. Dans l'ensemble le team français s'est montré très supérieur au team adverse; nos avants, bien entraînés, ont dominé presque toujours leurs adversaires, à la touche ils se montrèrent les meilleurs, et dominèrent

dans le jeu ouvert grâce à leur remarquable vitesse. Quand à la ligne de trois quarts, elle fut au dessus de tout éloge! Elle battit les trois quarts adverse à leur propre jeu, et c'est tout dire quand on se souvient que, précisément, la grande force des équipes galloises se trouve dans cette ligne.

Le 5 janvier une rencontre mettait en présence les vaincus du 1^{er} janvier et une sélection parisienne. La victoire cette fois sourit aux étrangers qui gagnèrent par 9 points à 6. La partie fut peu intéressante, la pluie avait en effet détrempé le terrain, ce qui nuisit beaucoup aux combinaisons du jeu.

J'ai vu.

EN MARGE DE LA GUERRE



La comtesse Markiewicz, la première femme qui est élue député en Angleterre.



Bonbonnière à la mode : Clemenceau père Noël.



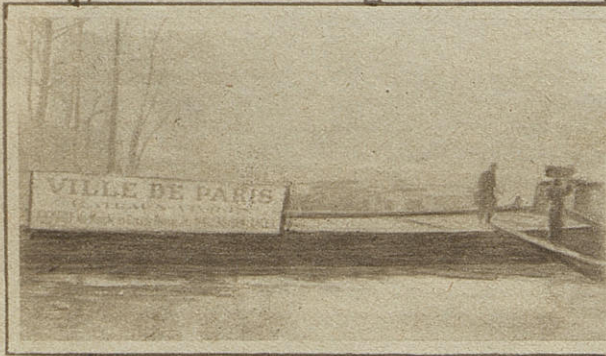
Le « Châtiment » du Kaiser et de son fils, le Kronprinz. — Groupe humoristique du sculpteur van der Voorde (Edition S. P. I. E.).



Wilson en « Liberté » statuette humoristique de Béné.



Le nageur Meissner, le vainqueur de la coupe de Noël.



Les bateaux viviers de la Ville de Paris, qui viennent d'apporter 8000 kilos de poissons vivants.



L'hôpital 14 de Thonon, fondé par le comte de Patek, compte 300 lits. Il a rendu d'inappréciables services.



LE SOUVENIR IMPÉRISSABLE DES CHEVALIERS DE L'HONNEUR ET DU DROIT

L'imagerie d'Épinal pendant la guerre : une curieuse composition du dessinateur Jean Leprince.



The honorable Alexander Ramsay, qui épousa la ^{pe} Patricia de Connaught



La princesse Patricia de Connaught, la jeune cousine du roi d'Angleterre



L'entrée du général Fayolle et du général Mangin dans Mayence à la tête des troupes françaises.



Le romancier Paul Marguerite, l'auteur de *Jour*, mort tout récemment.



Le capitaine Ladoux, vient d'être arrêté pour détournement de documents.



Le président Wilson passant l'inspection des troupes américaines dans les environs de Langres.

A New-York, miss Frances Fairchild, en statue de la Liberté de Bartholdi.



Le « dernier coup de gueule » médaille du graveur Bazor.



A Neuilly-sur-Seine, le lancement du *Comron 1*, le premier navire de mer en ciment armé, construit pour la France.

J'ai vu.

HUILERIE - SAVONNERIE - STÉARINERIE

DE LA
C^o G^o de l'Afrique Française

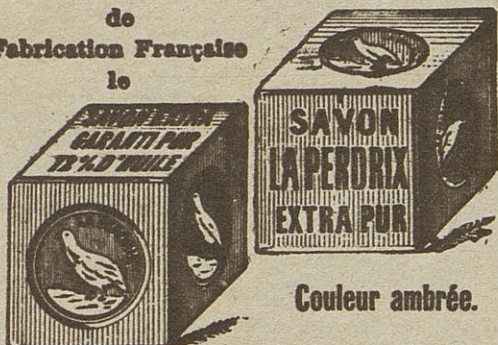
Société au Capital de 5.000.000

4, Rue Esprit-des-Lois - BORDEAUX

DEMANDEZ PARTOUT

de
Fabrication Française
le

MARQUE DÉPOSÉE



MARQUE DÉPOSÉE

Couleur ambrée.

Recommandé pour son économie et pour tous besoins.

Les BOUGIES

LA VIERGE
AUGUSTINS
GIRONDINS

Les LESSIVES

DU CORAN BLEU
Mousseuse et Savonneuse
L'ANÉMONE
Mousseuse.

PRODUITS FRANÇAIS

exclusivement fabriqués avec des matières françaises.

Vent de paraître :

VICTOIRE DES ALLIÉS

Carte postale artistique en couleurs de toute beauté représentant La Victoire se dressant sur le sol de France aux champs tricolores 1914-1918.

GROS SUCCÈS - 95 francs le mille - Le cent 10 francs.
Yerri et Suzel Une autre carte en couleurs patriotique

MARÉCHAL FOCH Une carte en couleurs du Libération de la Belgique

GROS SUCCÈS - Le mille assorti, 90 francs francs.
GROS : Librairie de l'E-tampe, 21, rue Joubert, Paris.
Envoi franco contre mandat-poste avec commande.
Chaque carte, 0,25 au détail chez tous les Libraires.

Hygiène **CRÈME SIMON** Beauté
POUDRE
SAVON

TIMBRES-POSTE pour COLLECTIONS



Emile CHEVILLIARD
13, B^e Saint-Denis, Paris

Prix courant gratis et franco avec un timbre du Cameroun à titre gracieux.
Achat de Collections et de tous lots de timbres.



Vous obtiendrez le maximum de récolte dans vos jardins suivant les conseils de
L'ALMANACH DU JARDINIER
envoyé à tous gratuits et franco par
H. LEMAIRE, grainier,
103, Boulevard Magenta, 103, Paris.



JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouvelle méthode de culture physique de chambre sans appareils, 10 minutes par jour, pour défendre la France.

Brochure gratis contre timbre.

Prof. Wehrheim, Le Trayas (Var).

SAVONS
HUILES

Éviter l'équivoque sur les qualités
special non siliciés 32 fr. le postal de 10 kg.
cuit extra pur 72^e à 42 fr.
de table extra douce 70 fr.
d'olive pure super. 81 fr. 50

CONTRE MANDAT-POSTE A
PIGNATEL & C^o, Salon (B.-du-R.). Représentants demandés.

Maladies de la Femme

La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de reins et autres malaises qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières, sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent. La

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage.

Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et de décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies intérieures, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, Cancers, Mauvaises suites de Couches, Hémorragies, Pertes blanches, les Varices, Phlébites, Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du Retour d'âge, la femme devra encore



Exiger ce portrait

faire usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Étouffements et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une formation qui a duré si longtemps.

La Jouvence de l'Abbé Soury, toutes Pharmacies : 5 fr. le flacon ; 5 fr. 60 franco gare. Les 4 flacons, 20 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la Signature de Mag. DUMONTIER

(Notice contenant renseignements gratuits).

435

LES
REVOICI !



LES
REVOICI !

Reproduction de la Composition de L. FAURET.

EN

ESTAMPES ARTISTIQUES

en noir et en couleurs.

ESTAMPE EN COULEURS

ESTAMPE HÉLIOGRAVURE

remargée sur support feutre (33 x 46), avec entourage de filets formant passe-partout prêt à l'encadrement.

3 fr. (prise dans nos bureaux).

3 fr. 75 franco de port.

Étranger : 4 fr. 50.

sur carte crème, format 28 x 38, avec coup de planche, impression en ton photographique.

1 fr. 50 (prise dans nos bureaux).

2 fr. 25 franco de port.

Étranger : 2 fr. 75.

Les commandes seront servies dans l'ordre de leur réception. Elles doivent être accompagnées de leur montant en un mandat-poste au nom de M. le directeur de

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

URODONAL

nettoie le rein



Goutte
Rhumatismes
Gravelle
Artério-Sclérose
Aigreurs

Recommandé par
le Professeur
LANCEREAUX
Ancien Président
de l'Académie
de Médecine
dans son
TRAITÉ DE LA GOUTTE

L'OPINION MEDICALE :

Je m'empresse de vous communiquer que j'ai pu constater l'efficacité de votre Urodonal, qui est un dissolvant énergique de l'acide urique ; j'en ai eu la preuve dans plusieurs cas d'uricémie, soit chronique, soit aiguë, et dernièrement encore chez une personne de ma famille, qui présentait une forme très marquée de cette maladie.

D^r G. PICCINELLI,
Milan.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. — Le flacon, franco 8 fr., les trois, franco 23 fr. 25.

Globéol

réalise la transfusion sanguine

Un homme globéolisé
en vaut deux



Abrège les convalescences.
Augmente la force de vivre.
Permet la résistance aux maladies.
Guérit l'anémie, la faiblesse,
l'épuisement, le surmenage.

L'OPINION MEDICALE :

Je puis affirmer que le Globéol abrège notablement la convalescence, et cela s'explique aisément. Mais, d'une façon générale, on peut dire qu'il représente le spécifique par excellence de toute maladie de langueur. C'est un tonique de premier ordre qui, contrairement aux excitants habituels, manifeste une action réellement utile et persistante. Il abrège la convalescence et augmente, pour ainsi dire, la force de vivre, dont tout le secret réside, nous l'avons vu, dans le soutien des conditions essentielles de résistance.

C'est pourquoi nous prescrivons les cures de Globéol à la plupart de nos malades, cette médication ne rencontrant aucune contre-indication et permettant une lutte efficace contre la déchéance hémalogénique.

D^r Etienne CRUCIANU,
Ancien interne à Paris.

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 7 fr. 20. Les trois flacons, franco, 20 francs.

Pagéol

Energique antiseptique urinaire

Préparé dans les
Laboratoires de
URODONAL



PAGEOL est sans pitié pour les gonocoques,
hôtes indésirables des voies urinaires.

L'OPINION MEDICALE :

Le Pagéol, qui décongestionne les muqueuses des voies urinaires, renouvelle les tissus, grâce à un rajeunissement complet des cellules. Le Pagéol, meurtrier non seulement pour le gonocoque partout où il existe, mais encore pour tous les autres microbes auxquels ce dernier peut s'associer, suffit à tout le moins le fondement, la base du traitement de l'arthrite ou du rhumatisme blennorrhagique, parce qu'il est celui de la blennorrhagie elle-même. Car son action s'exerce non seulement à la surface, mais également dans la profondeur des tissus dans l'intimité de leurs éléments histologiques, où il s'en vient en même temps supprimer toute stase lymphatique, stase qu'on retrouve toujours à l'origine de tout épanchement, de tout dépôt plastique, comme il s'en forme dans les articulations atteintes de rhumatisme blennorrhagique.

D^r BERTRAND de Metzville

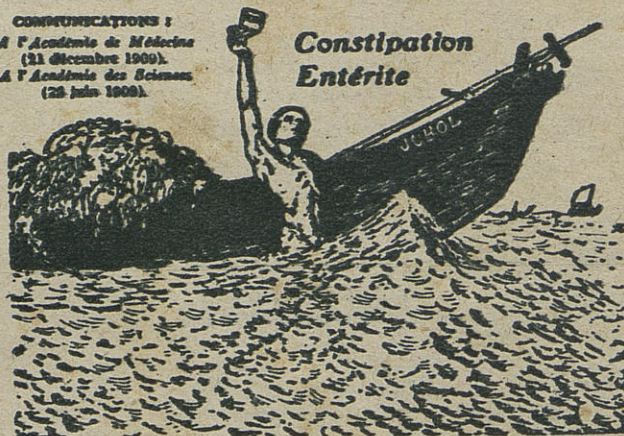
Etablissements Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La demi-bouteille, fco. 6 fr. 00; la grande bouteille, fco. 11 fr. Envoi sur le front.

JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

COMMUNICATIONS :
A l'Académie de Médecine
(21 décembre 1909).
A l'Académie des Sciences
(28 juin 1909).

Constipation
Entérite



La mer fournit l'agar-agar, cette algue marine
qui entre dans la composition du Jubol.

L'OPINION MEDICALE :

Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de Jubol, rendre à leur intestin paralysé par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse, s'ils avaient eu à leur service la ressource de la rééducation intestinale si admirablement réalisée par le Jubol, peut-être l'histoire du clystère compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances dont les apothicaires, autant que les malades se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans.

D^r BIGNOND, de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Toutes pharmacies et aux Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. La boîte fco 5 fr. 80; les 4 boîtes, fco 22 fr.